

LIEUTENANT-COLONEL "X"

AVEC JACQUES LÉGER



**MISSIONS, MÉTHODES,  
TECHNIQUES SPÉCIALES  
DES SERVICES SECRETS  
AU 21<sup>e</sup> SIÈCLE**

**CONTRE-ESPIONNAGE, SÉCURITÉ INTÉRIEURE,  
MANIPULATIONS, GUERRE DE L'INFORMATION...**

**RÉVÉLATIONS D'UN CADRE  
DES SERVICES SECRETS**

**Comment les services secrets assurent-ils la sécurité intérieure aujourd'hui ? Qui et comment recrutent-ils et quelles sont leurs méthodes de manipulation ? Comment les recrues sont-elles sélectionnées, formées et entraînées ? Quel est le quotidien des employés et des agents au XXI<sup>e</sup> siècle ? Comment la privatisation des services a-t-elle été mise en place ? Quelles sont les dernières techniques des services chargés de l'espionnage domestique ? Comment les services secrets font-ils de l'influence et de la contre-influence ?**

**Un ex-cadre des services secrets explique tout cela, et plus encore, avec beaucoup de détails et de nombreuses anecdotes authentiques racontant des faits survenus durant les 20 dernières années.**

**Tout ce que le lecteur découvrira dans ce livre n'a jamais été révélé au public jusqu'à sa publication.**

*Le lieutenant-colonel « X » a choisi de garder l'anonymat pour publier ce témoignage choc qui ne fait aucune concession à l'autocensure; il a commencé sa carrière dans les services secrets à la fin des années 1970. Il est aussi le co-auteur, avec le chercheur Emilien Hulot, de la nouvelle édition du "Manuel de contre-manipulation".*

*Jacques Léger est le nom de plume d'un journaliste spécialiste du sujet des relations internationales, du renseignement et des services secrets.*



# SOMMAIRE

Avant-propos.....	7
-------------------	---

## INTRODUCTION.

Rôles connus et méconnus des services secrets : les missions du XXI <sup>e</sup> siècle.....	11
---	----

## RESSOURCES HUMAINES ORGANISATION ET HIÉRARCHIE DES SERVICES SECRETS ET DE LEURS RÉSEAUX.

De la source inconsciente au cadre des services .....	31
La vie de « l'employé » des services.....	41
La vie de l'agent clandestin.....	51
Profils de recrues.....	61
L'avocat et le psychiatre, piliers des services secrets modernes .....	69

## MÉTHODES.

Méthodes de surveillance.....	79
Méthodes de recrutement et formation.....	99
Le contrôle des sources et des correspondants, et leur manipulation .....	113
La manipulation des individus .....	121
Les méthodes modernes d'élimination des individus	
1. l'élimination sociale.....	135
2. l'élimination physique.....	147
Du contre-espionnage à l'intelligence domestique .....	159

## INFLUENCE.

La manipulation des groupes d'individus .....	171
Influence et contre-influence.....	185
De l'usage et de la surveillance de la culture .....	205
De l'usage et de la surveillance des médias de masse.....	231
De l'usage et de la surveillance de l'Internet .....	249

## CONCLUSIONS.

Services secrets, monde sans lois.....	261
--	-----

## INTRODUCTION

Toujours concernant les « missions actives » nous trouvons ensuite :

**Les actions hostiles physiques** comprenant :

- *le sabotage*, qui peut être effectué contre un large choix de *cibles*, et dont les formes n'ont de limites que celles de l'imagination. Ce genre de missions actives va, du plus simple au plus compliqué, du sabotage d'un véhicule en vue de l'immobiliser ou de créer des dépenses lourdes pour son propriétaire (cas d'un harcèlement), à l'attaque informatique massive en vue de saturer un *serveur*, à la destruction de matériels lourds de toutes sortes (station d'épuration des eaux, centrale nucléaire, centrifugeuses d'uranium enrichi, lignes caténares de trains...). Ce type d'actions présente la particularité d'être presque toujours accompli par des militaires-spécialistes très entraînés, et dont les unités sont plus ou moins officiellement rattachées à un service secret ou ponctuellement employées par ceux-ci ; ou, lorsque ce n'est pas le cas, d'être supervisé par des personnels civils ou agents ayant une compétence particulière.

Les actions de sabotage sont courantes et peuvent être effectuées : autant à l'intérieur des frontières contre des cibles désignées comme *hostiles et nuisibles aux intérêts nationaux*, que dans des pays étrangers. Dans le premier cas, l'action de sabotage est presque toujours ordonnée par un service de contre-espionnage, dont nous verrons la mission plus loin.

- *le harcèlement*, qui est une des sous-missions actives les plus courantes et les plus ordinaires des services secrets. Une opération de harcèlement peut être dirigée contre des individus isolés ou des entreprises et organisations diverses (dans le pays ou à l'étranger), et elle vise généralement : soit à contraindre une personne ou un groupe de personnes (entreprise, association ou assimilé) à se soumettre implicitement à la volonté d'un service secret (ou à celle du gouvernement), via un intermédiaire qui ne se présentera jamais clairement comme un agent de ce même service, ceci afin de ne pas courir le risque d'exposer publiquement celui-ci ; soit à pousser un individu ou une entreprise à cesser une activité ou à quitter le pays ; soit à l'*élimination sociale* ou *physique* d'un individu ou d'une entreprise. Les expressions « élimination sociale » et « élimination

---

13 Tel a été notamment le cas, en France, de Rouhollah Mousavi Khomeini (devenu par la suite l'Ayatollah Khomeini), qui, en tant que réfugié politique dans ce pays (officiellement avec un visa de touriste) bénéficia d'égards et d'un traitement exceptionnels (hébergement à Neauphle-le-Château dans une grande demeure bourgeoise, domestiques, et important dispositif de protection par les autorités du pays, et par ses services secrets en particulier).

physique » signifient ici, respectivement, la fabrication d'un discrédit important contre un individu, et une action visant à le pousser à mettre fin à ses jours (suicide), ou à provoquer sa mort (voir les parties titrées 1. *l'élimination sociale*, et 2. *l'élimination physique* du chapitre « Les méthodes modernes d'élimination des individus »).

Le harcèlement étant un acte très impopulaire, considéré par l'opinion publique comme une forme de perversion, ce type de missions est toujours exécuté avec de très grandes précautions. Une opération de harcèlement implique fréquemment un assez grand nombre d'agents et de contacts occupant chacun, ordinairement, des activités professionnelles diverses et variées (depuis l'électricien au psychiatre, en passant par l'employé de banque et autres services publics...). Cette sous-mission aussi particulière que méconnue est largement présentée dans ce livre.

*L'élimination sociale* est presque toujours la suite logique de l'opération de harcèlement précédemment évoquée, et, ainsi que son intitulé le suggère, elle concerne plutôt un individu. L'élimination sociale consiste en la fabrication du discrédit, lequel peut revêtir diverses formes, scandaleuses ou/et particulièrement dégradantes pour celui qui en est la *cible*. Elle est souvent accompagnée d'une « destruction » des moyens économiques (emploi, rentes...), puisque ceux-ci contribuent largement à la crédibilité.

Le lecteur sera peut-être surpris d'apprendre que les services secrets emploient couramment l'élimination sociale contre leurs propres agents, sources ou employés, soit pour prévenir un risque de révélation d'informations de nature confidentielle nuisibles à la réputation du service secret lui-même, d'une personnalité en vue, d'une entreprise ou d'une institution gouvernementale, soit dans le cadre d'un *recrutement hostile*, ainsi que nous le verrons dans un prochain chapitre.

*L'élimination physique* désigne bien l'assassinat, lequel, en ce XXI<sup>e</sup> siècle, est rarement exécuté selon les modalités spectaculaires que le cinéma et la littérature présentent régulièrement au grand public. Car, dans une large majorité de cas, il est nécessaire de ne pas éveiller l'attention de l'opinion publique par un cas de mort suspecte, lequel mène inévitablement à des recherches concernant les causes possibles du décès, fréquemment suivies par une médiatisation.

C'est pourquoi les *cibles*<sup>14</sup> de ce genre de sous-mission décèdent le plus fréquemment par suicide suivant une dépression, soit des suites d'une maladie ordinaire ou d'un accident, souvent en rapport avec les activités et penchants naturels de celles-ci (alcoolisme, tabagisme, stupéfiants, sexe, sport à risque...).

Les éliminations physiques violentes et flagrantes existent cependant, et celles-ci peuvent avoir trois causes, principalement :

1. la *cible* fréquentait des milieux interlopes dans lesquels la violence physique est courante et notoire (gangs, mafias, organisations terroristes, sectes, etc.) ;

<sup>14</sup> Les services secrets emploient le mot *cible* pour désigner l'objectif visé par une mission, lequel peut-être, indifféremment, un pays, une administration ou une entreprise, un individu. L'usage du mot *cible*, lorsqu'il désigne un individu, permet de déshumaniser celui-ci, et ainsi de faciliter la tâche des employés et agents chargés de lui nuire. Aussi, l'anonymat du mot *cible* permet de ne pas nommer un individu par son nom, ce qui est parfois nécessaire lorsqu'il est jugé préférable que des employés ou des agents des services secrets n'en aient pas connaissance.

2. la *cible* a été placée dans une situation où le risque de mort violente est élevé (altercation suite à un cambriolage, mise en contact délibérée avec un malade mental dangereux, initiation à un sport ou à une activité réputée « à haut risque », telle que parachutisme, parapente, alpinisme, conduite à grande vitesse, pilotage aéronautique...)
  3. la mort violente est parfois utilisée, en seconde instance, comme un « avertissement » adressé à d'autres personnes concernées ou aux services secrets d'un autre pays. Par exemple : une mort violente par arme conventionnelle peut être sujette à diverses interprétations et spéculations ; une mort violente par empoisonnement à l'aide de substances particulièrement rares et difficiles à se procurer (le polonium, par exemple) laisse peu de doutes sur l'auteur présumé : un État, le seul ayant accès à ce type de poisons hautement toxiques et à savoir les utiliser.
- *L'opération paramilitaire*, quoiqu'officiellement exécutée par des militaires, ou par des mercenaires, est toujours une mission supervisée par les services secrets. Il n'est pas nécessaire de décrire plus amplement ce type de sous-missions, puisque l'actualité la rapporte largement et fréquemment. Tout juste peut-il être utile de rappeler que tout service secret dispose d'unités militaires d'élite devant se tenir toujours prêtes à intervenir à l'étranger, dans le cadre d'opérations diverses et variées, depuis le sauvetage et la récupération d'un otage ou d'un agent<sup>15</sup> à la participation discrète à un coup d'État.

---

<sup>15</sup> Ce type d'opération est couramment appelée « exfiltration » par les services secrets et unités d'élite concernées.

*1. L'élimination sociale.*

Par « élimination sociale », il est entendu l'isolement social d'un individu par le recours au discrédit et la suppression complète de ses moyens économiques, le but étant qu'aucune personne intégrée dans la société ne souhaite développer ou poursuivre une relation régulière et amicale avec lui. Car un individu normalement intégré dans la société et éduqué ne souhaite jamais faire la connaissance d'un nécessaireux, même si celui-ci parvient à démontrer qu'il a un doctorat. L'élimination sociale prend toujours la forme d'un harcèlement dont celui qui en est la cible ne doit pas pouvoir désigner l'auteur à l'opinion publique, sinon au risque d'être aussitôt accusé de fabulation, de paranoïa ou de schizophrénie.

Dans une large majorité de cas, les services secrets éliminent socialement un individu lorsque celui-ci, à la fois, est susceptible de porter atteinte à l'ordre public (passivement ou activement) et n'accepte plus (ou pas) l'autorité. Plusieurs cas entrent dans cette définition :

- l'espion étranger qui a été repéré, mais qui refuse de « coopérer » (pour que l'on fasse de lui un *agent double*<sup>121</sup>) ;
- l'agent ou l'employé des services secrets qui cesse d'obéir ou qui trahit ;
- l'individu ordinaire ou la personnalité qui a connaissance d'informations compromettantes pour les intérêts de l'État, et qui est à la fois crédible et hautement susceptible de les révéler parce qu'il ne se soumet pas à la manipulation, ni n'est vulnérable à un moyen de pression ;
- le militant politique ou religieux extrémiste qui est à la fois doué d'une capacité à convaincre et à rallier d'autres individus à sa cause, mais qui n'accepte ni la manipulation, ni de rejoindre un groupe politique officiellement reconnu ou toléré, ni n'est vulnérable à un moyen de pression efficace ;
- l'agent ou l'employé des services secrets qui est puni pour une faute grave.

---

121 Un *agent double* est l'agent d'un pays qui a accepté de « collaborer », généralement sous la contrainte (menace, chantage), avec le service de contre-espionnage du pays où on l'a envoyé, et qui est, à partir de là, utilisé pour envoyer de fausses informations à son pays (*intoxication*). L'usage que font les services de contre-espionnage des agents doubles est fréquemment associé à des opérations d'*intoxication* particulièrement complexes et subtiles. Très ponctuellement (rarement), un agent peut être *triple* ; c'est-à-dire lorsqu'il sert les intérêts de trois pays, mais en trompe un ou deux en réalité. De plus en plus d'experts du contre-espionnage pensent que l'emploi des agents doubles est improductif, sinon très incertain, au regard du temps qui doit ordinairement leur être consacré. Il en résulte que, bien souvent, la compromission d'un agent étranger pour en faire un agent double ne vise qu'à contrôler ses agissements (jusqu'à ce que son pays le rappelle ou l'envoie ailleurs).

Tous les services secrets du monde pratiquent couramment l'élimination sociale, depuis fort longtemps dans quelques cas. Par exemple, des récits historiques attestent de formes de harcèlement particulièrement sophistiquées dirigées contre Voltaire par le roi de Prusse Frédéric II (dit *Le Grand*), lorsque ce dernier comprit que le philosophe et écrivain français avait été envoyé par Louis XV pour l'espionner et tenter de l'influencer dans sa politique<sup>122</sup>. Frédéric II n'avait pas voulu s'en prendre violemment et ouvertement à un homme aussi connu et « respectable » que Voltaire. C'est pourquoi il avait fait mettre à la disposition du Français une résidence, dont ce dernier n'avait pas manqué de remarquer, entre autres détails, que ses murs intérieurs avaient été peints en jaune, couleur de la honte et du discrédit en Prusse à cette époque, et que la nappe de la table de la salle à manger avait été brodée de renards, symboles de la trahison et de la fourberie. En sus de quoi Frédéric II avait fait suivre Voltaire par des agents partout où il se déplaçait en Prusse, et juste assez ouvertement pour qu'il puisse s'en apercevoir sans pouvoir le démontrer formellement à quiconque, sinon au risque de passer pour un fou. Car, dans le même temps, Frédéric II continuait de dire à Voltaire qu'il était son ami. Cette tactique, très sournoise, consiste à faire naître une dissonance cognitive dans l'esprit d'un adversaire, d'incapaciter son jugement critique, et, éventuellement, de le rendre fou ; les services secrets du XXI<sup>e</sup> siècle procèdent très souvent ainsi.

Typiquement, l'action d'élimination sociale d'un individu par les services secrets est toujours identique dans son principe, quel que soit le pays, puisqu'elle doit agir sur les leviers de l'esprit humain qui ont été expliqués au chapitre précédent, lesquels sont évidemment universels. Par contre, les formes que peut prendre le harcèlement qui en est l'outil peuvent grandement varier d'un individu à l'autre ; c'est selon la personnalité, la culture et l'intelligence de celui-ci. Par exemple, Voltaire ne pouvait se sentir harcelé *que* parce qu'il était assez cultivé pour savoir que le jaune était la « couleur de la honte », et le renard une représentation allégorique de la trahison et de la fourberie. Un individu à l'intelligence moyenne et de culture médiocre se serait estimé, au contraire, très heureux d'avoir une belle nappe brodée, et des murs fraîchement peints, et il aurait pris Voltaire pour un fou s'il l'avait vu se lamenter ; un effet secondaire du harcèlement attendu par son auteur.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, le service de contre-espionnage qui veut procéder de la même manière que Frédéric II — cela arrive fréquemment, donc — pour faire savoir à un espion étranger, ou à un individu suspecté de l'être qu'il ne lui est plus longtemps utile de tenter de le cacher, se débrouillera pour lui présenter ostensiblement, par un moyen ou un autre, un symbole en usage dans son service secret dont lui seul pourra comprendre le sens (exemples réels : un petit chien en peluche ou en figurine dans le cas d'un pays, un ours présenté sous le même aspect pour un autre, un œil humain pour un autre encore...). L'opinion publique n'ayant pas couramment connaissance de cette symbolique bien hermétique, celui contre lequel elle a été employée ne pourra raisonnablement s'en plaindre.

122 Louis XV avait promis à Voltaire une nomination à l'Académie française en échange que celui-ci aille espionner Frédéric II de Prusse, pour tenter de connaître les secrets de la politique prussienne entre les deux guerres de Silésie. Pour ce faire, Voltaire devait se présenter devant le roi de Prusse comme un « réfugié mécontent de la manière avec laquelle il était traité dans son pays ». Ce fait fut découvert un siècle plus tard par l'historien et diplomate Albert de Broglie (1821-1920), qui avait eu accès à des archives confidentielles et diplomatiques, et qui le rapporta dans son essai historique *Frédéric II et Louis XV : 1742-1744*, publié en 1884.



même à ses proches, sous peine d'être accusé d'avoir « l'esprit dérangé » — c'est précisément pour cette raison que les services secrets, et de contre-espionnage en particulier, procèdent ainsi.

Ces derniers exemples et leurs explications permettent de se faire une idée assez précise d'une des marques caractéristiques d'un harcèlement conduit par des services secrets. Car il y en a d'autres, que nous allons bientôt examiner. Aussi, on comprend la nécessité pour les services secrets que leurs méthodes de harcèlement doivent toujours être particulièrement difficiles à démontrer par le harcelé.

Les premières étapes de l'élimination sociale d'un individu par les services secrets sont souvent, sinon toujours, très similaires à celles du recrutement d'un de leurs employés ou agents. C'est-à-dire que l'élimination commence d'abord par une privation plus ou moins rapide des ressources économiques de celui qui en est la cible. Ce dernier perd son emploi à la suite d'une manipulation ou d'une intervention quelconque, puis ne parviendra plus à en trouver un autre, quoi qu'il fasse, quels que soient ses compétences, expériences et diplômes, quelle que soit l'ingéniosité qu'il peut déployer pour ce faire — puisqu'il fait l'objet d'une surveillance étroite et permanente.

Car, parce que la recherche d'un emploi, de nos jours, passe inévitablement par l'usage de l'Internet, du téléphone et du courrier, un service secret aura toujours toute facilité pour devancer celui auquel il veut nuire au moment de cette démarche, ou intervenir peu après sinon. Il n'existe pas de mot dans la langue de Molière pour nommer cette action « d'exclusion économique délibérée » (peut-être parce qu'elle n'est pas censée exister), mais il en existe bien un dans celle de Shakespeare : *blacklisting* (littéralement, *mettre sur une « liste noire »*). Cependant, il semble que la francisation de ce mot anglais soit en cours, avec l'apparition depuis quelques petites années du verbe « blacklister » (encore réservé pour l'instant à l'action d'exclure une personne d'une liste informatique de clients, de membres ou d'abonnées).

Il existe d'ailleurs un cas de *blacklisting* qui est entré dans l'Histoire des services secrets, en partie en raison du nom de sa victime, celui de Klop Ustinov, père du célèbre acteur Peter Ustinov. Klop Ustinov était un grand intellectuel, passionné d'Histoire, qui fut utilisé comme agent double par les services secrets anglais durant la Seconde Guerre mondiale, et qui rendit d'immenses services aux Alliés. Cependant, comme Klop Ustinov n'avait jamais été qu'un agent, et non un employé des services secrets, et qu'en sus il avait eu connaissance d'informations dont la confidentialité se poursuivit bien après la fin de la guerre, les services secrets britanniques le *blacklistèrent* jusqu'à la fin de ses jours. On lui versa une pension calculée pour suffire à quelques besoins élémentaires, mais ce fut trop peu pour qu'il ne se trouvât obligé de vendre, volume après volume, tous les livres de sa grande bibliothèque. Voyant la dérangeante précarité de Klop Ustinov, en regard des importants services qu'il avait rendus à l'Angleterre, quelques cadres des services secrets tentèrent le lui faire obtenir une petite rallonge à sa maigre pension, mais cette demande fut refusée. Klop Ustinov mourut dans une misère indescriptible, après avoir vendu tous ses livres auxquels il tenait tant. À titre de dédommagement pour les conséquences de ce *blacklisting* qui avait évidemment touché la famille de Klop Ustinov, les services secrets donnè-

rent un « coup de pouce » à son fils, Peter, qui devint ainsi un acteur connu et riche<sup>123</sup>.

Il serait possible de présenter de nombreux autres cas plus ou moins similaires à celui de Klop Ustinov, qui se sont déroulés dans d'autres pays occidentaux et en d'autres époques. Mais comme ils n'ont pas été officiellement reconnus comme tels, il est impossible de rapporter les noms de leurs victimes sans s'exposer à quelques poursuites ou véhéments dénis. Et à cette liste, on pourrait ajouter celle de personnages qui se trouvèrent, ou se trouvent encore aujourd'hui, dans la très inconfortable situation d'être à la fois réfugiés politiques et détenteurs de secrets d'État. Les pays qui sont assez charitables pour accueillir ceux-là — souvent à la demande d'un pays tiers qui ne veut pas les prendre en charge pour des raisons diplomatiques — les privent cependant de tout contact avec la société, ce qui comprend, par conséquent, l'interdiction de travailler dans une entreprise ou même d'obtenir des revenus décentes parce qu'ils favoriseraient une inclusion dans la société.

Revenons au cas spécifique de l'individu qui se trouve « blacklisté » dans le cadre d'une *élimination sociale*, et commençons par énumérer tous les moyens dont usent la plupart des services secrets pour ce faire.

En sus de la privation du droit au travail et de la surveillance des moyens de communication, on trouve une multitude de moyens et méthodes de harcèlement dont le but commun est d'user nerveusement la *cible*, et de la pousser à *agir*, encore. Un harcèlement par les services secrets est élaboré sur la base d'un fait qui a été maintes fois démontré par des chercheurs et médecins spécialistes de la neurobiologie, du behaviorisme, de la psychologie évolutionniste, de la psychanalyse et des neurosciences en général<sup>124</sup>. Tout être vivant muni d'un système nerveux central réagit à l'agression par un comportement de défense (qui peut être passif ou actif, ou les deux). L'Homme n'étant pas équipé d'un moyen de défense passive naturel, comme le hérisson et le putois, il se défend par l'*action* contre l'agression, même lorsque cette action est peu susceptible d'être payante. L'Homme, qui est une créature intelligente parce qu'elle a un système nerveux central pourvu d'un *néocortex*<sup>125</sup> très développé, est cependant capable d'apprendre à *différer* sa défense ou sa riposte. Car grâce à son intelligence, il peut mieux évaluer qu'un animal la force et la tactique de ce qui le menace, et attendre un moment plus propice pour dissuader ou éliminer son auteur ; il sait *différer*. Il peut tenter de fuir, aussi. Mais il est particulièrement rare qu'il soit assez fort à la fois nerveusement et intellectuellement pour différer à volonté une action physique de riposte.

Par exemple, tout le monde a fait l'expérience, durant l'enfance en particulier, d'être tourmenté par de petites agressions telles que des moqueries, somme toute insignifiantes, mais répétées, jusqu'à ce que l'inévitable instant de la colère survenue — assortie d'une gifle, d'un coup de poing ou d'une autre action associée

<sup>123</sup> On trouve des références plus ou moins détaillées et des allusions au terrible *blacklisting* de Klop Ustinov dans plusieurs essais sur le sujet de l'espionnage, écrites par d'ex-cadres des services secrets anglais et américains.

<sup>124</sup> On peut citer des chercheurs, Prix Nobel pour certains, tels que Gerd Gigerenzer, John Tooby, Leda Cosmides, Konrad Lorenz, Karl von Frisch, Nikolaas Tinbergen, Henri Laborit, Sigmund Freud en débat dans *Malaise dans la civilisation* (1929), de même que Burrhus F. Skinner dans *Par delà la liberté et la dignité* (1971).

<sup>125</sup> Le *néocortex* est la troisième couche d'un cerveau, après le *cerveau reptilien* (d'où partent les pulsions) et le *cerveau mammalien* ; celle, extérieure, qui présente les circonvolutions que tout le monde connaît.

du même genre. Mais lorsque l'on est adulte et que l'on se trouve dans le contexte d'une société civilisée moderne, ce genre d'action peut facilement se solder par une sanction ; celle d'une plainte pour coups et blessures, par exemple. Pourtant, personne ne peut échapper à cette défense par l'agression, même les plus intelligents et les plus cultivés d'entre nous, parce qu'elle est l'expression d'une pulsion « préfabriquée » qui provient du *cerveau reptilien*<sup>126</sup>, et non d'une réflexion élaborée dans le néocortex.

C'est sur la base de cette connaissance scientifique que les services secrets ont construit une technique de harcèlement, et *une seule*. Car, on le comprend dès lors, c'est uniquement ce geste violent issu de la pulsion qu'ils cherchent à provoquer. On trouve donc deux actions et deux visées différentes dans une élimination sociale par les services secrets, complémentaires cependant.

Il y a une bonne raison venant justifier la seconde action que nous venons de voir : le coût en moyens humains et techniques, très lourds, qu'implique l'élimination sociale d'un individu. Car tant que la cible de cette élimination ne se sera pas définitivement discréditée d'elle-même, en commettant l'irréparable sous l'emprise d'une pulsion, il faudra s'efforcer de *le faire pour elle*, ce qui demande d'innombrables précautions pour que d'aucuns n'en viennent pas à s'en apercevoir, puis décident de prendre sa défense, de *témoigner*. Contraindre la cible à se trouver en contact régulier avec des marginaux est une autre manière de la discréditer contre son gré, « par association ». L'analogie de *la toile d'araignée* revient dans ce contexte, mais de manière peut-être plus évidente. Car la métaphore de la mouche qui s'empêtre plus encore dans la toile à mesure qu'elle se débat de manière désordonnée, ses gestes étant commandés par la même pulsion de lutte, montre exactement ce qui arrive à l'individu pris pour cible d'un harcèlement organisé.

Mais l'être humain, victime de sa propre intelligence supérieure, est réceptif à des subtilités que la mouche ne pourrait pas même identifier. Ces subtilités se présentent comme autant de « mailles » supplémentaires qui, en dépit de leurs apparentes faiblesses, empêchent encore la « proie » de concentrer tous ses efforts sur les plus solides. Ces faibles mailles sont le cynisme et le sourire qui accompagnent toujours l'acte de harcèlement le plus petit, le refus lourd de conséquences prononcé suavement, la mesquinerie récurrente, les comportements faussement infantiles, les promesses et les engagements révoqués à la toute dernière minute pour des motifs absurdes, mais légalement justifiables, les multiples « hasards malheureux » et autres funestes « coups du sort », les coups de téléphone bizarres ou absurdes « qui ne se produisaient que très rarement *avant* », les inexplicables « pannes » électriques, de chauffage, de connexion à l'Internet ou au téléphone, de réseau câblé télévisé qui ne se produisent que durant les émissions favorites, les attitudes inexplicablement hostiles des voisins et des commerçants, le voisin qui ouvre en grand ses fenêtres quand il fait des grillades à chaque fin de mois alors qu'il n'y a que des pâtes à manger à la maison, tandis qu'un autre empile, bien en vue, les boîtes de pizzas vides devant sa porte plutôt que de les mettre à la poubelle, et puis celui du dessus qui organise régulièrement de bruyantes fêtes avec ses amis, etc., etc.<sup>127</sup> On le remarque, tous ces faits sont

126 Le *cerveau reptilien*, également nommé *cerveau primitif*, *archaïque* ou *primaire*, aurait environ 400 millions d'années. Il remonterait à l'époque où des poissons sortirent de l'eau et devinrent des batraciens. Chez l'Homme, le *cerveau reptilien* est la première couche du *cerveau*, recouverte du *cerveau mammalien*, puis du *néocortex*.

127 Vaincre la résistance morale d'un individu, en l'affamant et en lui en montrant régulièrement un

anodins et bien ordinaires ; personne ne serait assez fou pour les prendre comme les preuves d'une quelconque agression. C'est juste l'extra-ordinaire fréquence avec laquelle ils se produisent, et leurs extra-ordinaires associations qui les font devenir, ensemble, un harcèlement indiscutable et puissant. Ils ont tous pour caractéristique particulière commune, et pour seul but de faire naître un sentiment de *frustration* dans l'esprit de celui qui y est exposé, en particulier lorsque ses ressources économiques ont été délibérément réduites au minimum vital, et lorsqu'il a été isolé socialement.

Car la frustration, lorsqu'elle se prolonge indéfiniment, est un sentiment qui mène inévitablement, soit à la dépression, soit à des bouffées violentes, soit au suicide. La frustration est un barrage à l'action, elle produit exactement les mêmes effets, sur le long terme, que l'inhibition. Lorsqu'elle est entretenue et dirigée contre tous les besoins et centres d'intérêt d'un individu, la frustration est un *emprisonnement virtuel*, sans murs ni barreaux visibles, un emprisonnement de l'esprit que personne d'autre que celui qui en est la victime ne peut voir ; une forme sophistiquée de torture par l'application d'une subtile *privation sensorielle*. Mais quand bien même la cible de cette forme très sophistiquée de harcèlement aurait l'idée de consigner dans un cahier toutes ces sources de frustration extraordinairement nombreuses, avec des dates permettant d'en démontrer l'anormale fréquence, elle devrait encore prouver l'impensable : qu'un aussi grand nombre de gens n'ayant aucun rapport avéré les uns avec les autres se soient délibérément ligués pour agresser un(e) pauvre inconnu(e) sans emploi qui vit dans une situation de grande précarité. Seule une issue dramatique permettrait peut-être de s'interroger sur la cause de cette succession d'improbables hasards, puisqu'elle serait anormale inexplicable, en effet.

Le témoignage d'un harcèlement par une autre personne que celle contre laquelle il est dirigé est un incident que redoutent évidemment beaucoup ses auteurs. C'est pour ce genre de raison, une fois de plus, que les services secrets recrutent beaucoup de juristes et de psychiatres. C'est pour cette unique raison qu'un service de contre-espionnage a dû se résigner un jour à faire aller en prison et à discréditer l'un de ses propres collaborateurs, ainsi que l'a montré un des exemples du chapitre précédent.

Il suffit d'une faute d'un agent des services secrets, d'une petite négligence ou d'une méprise pour qu'un harcèlement soit constaté par une autre personne que celle contre laquelle il est dirigé. Et sitôt que cela arrive — les psychiatres des services secrets le confirment eux-mêmes —, il n'est raisonnablement plus possible de prétendre devant une cour de justice que deux personnes puissent avoir des « illusions » ou des « délires » absolument identiques.

Dans les pays où le pouvoir des services secrets se manifeste plus fortement et plus souvent que ce que prévoient leurs constitutions, les cas d'éliminations sociales y sont anormalement fréquents aussi, proportionnellement pourrait-on dire. L'opinion publique finit toujours par le remarquer, et elle n'a d'autre alternative dans ce cas que d'ignorer délibérément « ces histoires de gens sur lesquels la

---

autre mangeant des mets particulièrement appétissants, est une technique qui fut fréquemment utilisée en Union Soviétique contre des prisonniers politiques. Ce fait fit d'ailleurs l'objet d'un court-métrage réalisé par le cinéaste américain Arnold Laven en 1956, titré *I am not Alone* (actuellement et gratuitement disponible sur l'Internet). Cette technique est désormais couramment utilisée par les services secrets et de police de beaucoup de pays, français y compris, et avec des objectifs divers, tels que : obtenir des confessions, contraindre un individu à se compromettre ou à devenir un agent, torturer psychologiquement des prisonniers.

colère des dieux semble inexplicablement s'acharner », par crainte de sanctions similaires ; ou de les dénoncer, tout au contraire, lorsqu'elle sent que cette initiative sera encouragée.

Ces cas d'éliminations sociales discrètes, que seul un pouvoir ayant la puissance d'un État peut accomplir, sont bien souvent visibles pourtant. Car, fréquemment, un individu qui est discrètement poussé à bout selon les méthodes que les médias ne peuvent passer sous silence en raison de leurs gravités, père de famille sans histoire qui a tué tous les siens, a tiré des coups de feu sur les forces de l'ordre ou même sur de simples passants avant de se donner la mort. Ici un homme à l'intelligence et à la culture au-dessus de la moyenne qui s'est procuré une arme automatique pour ensuite tirer sur des dizaines de personnes, sans raison rationnellement justifiable ou explicable. Là un policier ou un militaire bien noté qui s'est soudainement mis à tirer sur ses collègues, sans explication ni raison apparente. Les arguments du « phénomène d'émulation » des jeux vidéo et des films violents ne parviennent pas à expliquer tous ces étranges phénomènes d'ultra-violence gratuite, fréquemment suivis du suicide prémédité de leurs auteurs, que la société ne connaissait pas il y a seulement trente ans et n'avait jamais connus avant cela.

Tous ces cas n'ont pas nécessairement pour cause un harcèlement durable et délibéré, mais un examen approfondi de chacun de ceux-ci met fréquemment en lumière quelques indices troublants et concomitants avec l'hypothèse d'un harcèlement élaboré et discret, pour quiconque sait comment il est pratiqué et contre quels profils d'individus en particulier.

Parce qu'à peu près tous les États modernes pratiquent l'élimination sociale, peu importe la fréquence, un consensus tacite s'est installé à ce propos. Tel pays se montre hésitant à dénoncer ces pratiques dans tel autre pourtant son rival, simplement parce qu'il redoute que ce dernier puisse riposter en dénonçant les siennes, et réciproquement — il ne serait donc pas une bonne idée d'en parler. Tout au plus un romancier ou un cinéaste pourra-t-il les présenter à l'opinion publique sous la forme d'une fiction devant émouvoir les esprits ; c'est de plus en plus fréquent, justement.

Cependant, la reconnaissance officielle de ces harcèlements d'État se produit de temps à autre, c'est-à-dire chaque fois qu'un gouvernement est détrôné par sa propre population. Les harcelés de ces pays sont alors enfin admis comme tels ; ils peuvent librement raconter aux journalistes les sévices qui leur ont été infligés ; personne ne se risquera plus cette fois, à l'inverse, à les accuser de paranoïa, de délire ou de schizophrénie.

Cette dernière explication permet de comprendre que les services secrets doivent aussi pouvoir s'en remettre à un consensus tacite pour pouvoir couramment pratiquer l'élimination sociale d'individus, avec l'opinion publique, les médias, les autres pays, et même les réseaux internationaux de coopération policière et de justice.

Concluons ce chapitre avec la présentation de deux anecdotes authentiques qui sont parties de missions d'éliminations sociales, et qui ne firent que s'ajouter aux nombreuses autres tracasseries qui furent infligées à leurs cibles.

Cette première anecdote s'est produite dans un pays occidental, il y a quelques petites années, dans le cadre d'une mission d'élimination sociale d'un homme marié et père d'un enfant, dont les services secrets cherchaient à l'obliger à se compromettre pour le recruter comme agent.

Des vigiles d'un supermarché avaient reçu la visite d'un officier de police qui les avait informés qu'un des clients habituels du supermarché était un voleur de marchandises récidiviste bien connu. Le policier avait, tout aussi naturellement, fourni une description précise de ce voleur, et même la photocopie agrandie de sa photo. Ce n'était pas la première fois que ce genre de visite se produisait : il ne s'agissait, selon toutes les apparences, que d'un travail de collaboration normal entre policiers et vigiles chargés de la surveillance d'un grand magasin.

Connaissant cette précieuse information, les vigiles s'étaient par la suite empressés de suivre et de surveiller très ostensiblement ce voleur sitôt qu'ils le voyaient entrer dans le supermarché. Leur but était de bien lui faire comprendre qu'il était « repéré » et étroitement surveillé, et donc qu'il valait mieux comprendre qu'il renonce à tenter de venir voler quoi que ce soit ici. Il s'agissait pour lui d'une technique ordinaire de vigiles, qui leur permet de s'épargner une interception aux caisses, toujours désagréable. Dans le cas présent, l'astuce a bien fonctionné, en effet, car le voleur, intimidé, n'a plus remis les pieds dans ce supermarché après cela.

Mais ce que ne pouvaient soupçonner ces vigiles, faits *collaborateurs inconscients*, c'est que le voleur dont ils s'étaient débarrassés n'en était pas un du tout. Tout comme ils ne pouvaient soupçonner que le policier qui leur avait « donné ce tuyau » avait agi ainsi dans le cadre d'une des missions confidentielles d'intelligence domestique qu'il se voyait parfois confier. Ce policier, lui-même, ne connaissait pas précisément la portée de cette mission à long terme, car il n'avait pas non plus été chargé de mener une enquête sur cet individu. Il savait juste qu'il s'agissait pour lui d'une petite tâche confidentielle, fort simple à exécuter ; il savait que quelques-uns de ses collègues, des policiers spécialisés, devaient certainement se charger d'une enquête quelconque sur cet homme.

Les services secrets, très intéressés par le recrutement de cet homme qui n'avait pas cédé à un premier recrutement amical, en étaient arrivés à l'étape du recrutement hostile, en prenant le parti de le harceler jusqu'à ce qu'il finisse par *craquer* nerveusement et par se compromettre. Du point de vue des vigiles du supermarché, maillons finaux d'une chaîne de collaborateurs inconscients, comment auraient-ils pu imaginer une pareille histoire ? Il est très probable que certains d'entre eux, s'ils avaient pu l'apprendre puis aller jusqu'à y croire, se seraient probablement refusés à embêter ainsi cet homme. Peut-être le policier aussi, se serait-il montré moins zélé dans le cadre de cette mission ; de plus, il se serait posé plus de questions sur les missions suivantes de ce genre, ce qui n'aurait pas été bon ni pour la discipline, ni pour la foi en la mission de protection de la population dont il était ordinairement investi. C'est bien pourquoi les services secrets avaient agi ainsi : en ne fournissant pas à ce policier les véritables raisons de leur demande.

Cette seconde anecdote authentique de harcèlement par un service secret concerne cette fois une tentative de recrutement rapide par la contrainte d'un homme qui, lui aussi, avait déjà eu à subir toutes sortes de pressions en vue de l'affaiblir, et de le placer ainsi, à terme, dans une position si vulnérable qu'il serait prêt à tout pour se sortir d'une situation de grande précarité économique.

Cet homme, âgé de 35 ans environ, et que nous appellerons « Pierre », était un spécialiste hautement qualifié et même reconnu dans sa profession (raison pour laquelle il intéressait tant les services secrets de son pays). Mais il était devenu un chômeur de longue durée qui parvenait à peine à nourrir ses deux enfants ; une situation qu'avaient provoquée ces mêmes services secrets, on le comprend.

Pierre vivait donc d'un revenu minimum versé par l'État, et il logeait chez sa mère, elle-même réduite à la même situation de précarité que lui, afin qu'elle ne puisse l'aider à échapper à son recrutement.

Comme Pierre utilisait l'Internet pour effectuer ses recherches d'emploi et envoyer ses candidatures, il était donc facile pour les services secrets de savoir quelles entreprises il contactait, et, selon le cas, soit de bloquer le transfert de ses mails à son insu, soit d'intervenir auprès des entreprises concernées pour que ses candidatures soient rejetées (en usant pour y parvenir d'une méthode assez similaire à celle du policier du premier exemple). Ne comprenant pas tous ces échecs, alors qu'en bien des circonstances ses profils et expériences correspondaient parfaitement aux intitulés des postes pour lesquels il postulait, Pierre en était arrivé au stade de la dépression, ce qu'espèrent toujours les services secrets dans un tel cas de figure, nous l'avons expliqué en détail dans un précédent chapitre. La surveillance du domicile de Pierre consistait, assez simplement, en l'activation à distance de son téléphone afin qu'il serve de microphone-espion<sup>128</sup>.

Sur la base de cette situation, une équipe régionale des services secrets élaborera une petite opération, cependant assez compliquée pour ne pas pouvoir être reproduite par n'importe qui. Son montage impliquait, en effet, l'usage de plusieurs « ingrédients » et informations précises d'ordre psychologique concernant la victime, ainsi que nous allons le voir.

Durant un samedi après-midi ensoleillé, Pierre déclara à haute voix, chez sa mère, qu'il partait dans un magasin d'articles de bricolage, qu'il nomma également, pour aller y acheter une boîte de joints de robinetterie. Sitôt qu'il eut pris la direction de ce magasin, distant de quelques kilomètres, à bord de sa vieille voiture, l'équipe des services secrets, constituée pour cette occasion de cinq hommes, s'y rendit aussi à bord de trois véhicules, mais à toute allure pour y être avant lui. Lorsque Pierre pénétra dans le magasin, les hommes de l'équipe des services secrets prirent tout d'abord une disposition particulière, car, la plupart d'entre eux n'ayant jamais vu Pierre autrement qu'en photo, ils ne voulaient surtout pas courir le risque de le confondre avec une autre personne pouvant lui ressembler physiquement. Deux hommes de l'équipe, déjà à l'intérieur du magasin, pensant avoir identifié leur *cible* passèrent au test d'identification final qu'ils avaient spécialement imaginé pour cette circonstance. Dans l'allée d'un rayon, ils s'adressèrent spontanément à Pierre, en anglais, pour lui demander « si l'on pouvait trouver une manivelle ici ». Les hommes de l'équipe de surveillance avaient été informés que la *cible* parlait couramment anglais, et ils avaient donc considéré qu'il y avait fort peu de chances pour qu'une personne ne disposant que de notions d'anglais puisse comprendre ce que le mot *manifold* voulait dire. C'était

---

128 Ce truc d'espionnage fonctionne avec beaucoup de modèles de téléphones, y compris les portables. Mais les agents entraînés pour une mission à l'étranger apprennent une contre-mesure simple pour savoir s'ils sont ainsi espionnés, que voici. Lorsque l'on utilise un téléphone sans fil dont les batteries du combiné se rechargent sur une base, il suffit, pour savoir s'il est connecté à distance pour servir de micro-espion, de l'enlever de sa base durant la journée, et de ne l'y reposer qu'avant d'aller se coucher, pour le faire se recharger durant la nuit. Si les batteries de ce téléphone sont en bon état, et s'il n'a servi que pour une ou deux conversations de quelques minutes durant ce laps de temps, ces dernières ne pourront pas se décharger complètement avant la fin de la journée. Si, par contre, ce même téléphone, ainsi décroché en mode « veille » et ayant de bonnes batteries, est complètement déchargé, ou presque, en seulement quelques petites heures, c'est qu'il y a de très grandes chances pour qu'il ait été activé à distance pour servir de micro-espion, et donc pour que tout ce qui a pu être dit dans la pièce où il se trouvait ait été écouté (ou automatiquement enregistré pour écoute ultérieure) par un inconnu disposant de solides compétences en matière d'espionnage, et (éventuellement mais pas forcément) d'une complicité chez l'opérateur téléphonique.

bien vu, en effet, car la cible, en réponse, et en anglais aussi, demanda à celui des hommes qui l'avaient apostrophé de quel type de manivelles il voulait parler, et pour quel usage.

Les deux hommes des services secrets commirent peut-être une bourde, en tournant les talons sans répondre un mot plutôt que de continuer à jouer leur jeu encore quelques secondes ; Pierre resta pantois en regardant ces deux jeunes hommes mal rasés et mal habillés s'enfuir littéralement vers la sortie du magasin.

Quelques minutes après cette étrange rencontre, Pierre avait fait son achat puis s'en était retourné vers son véhicule garé sur le parking du magasin. Il n'avait certainement pas dû prêter attention au fait qu'une voiture s'était placée devant la sienne, juste avant d'atteindre l'intersection de la sortie de parking et de la route, et qu'une autre l'avait suivi jusqu'à cet endroit. Mais ce que Pierre ne pouvait manquer de remarquer, c'était la petite sacoche en similicuir encore posée sur le toit du véhicule devant lui, à bord de laquelle se trouvait un seul des cinq agents des services secrets : le chef du groupe. Cette voiture ne marqua pas le stop de sortie de parking ; bien au contraire, son chauffeur accéléra violemment pour s'engager sur la route tout en bifurquant à gauche dans un crissement de pneus. Bien évidemment, sous l'action de l'inertie, la masse de la petite sacoche posée sur le toit lisse du véhicule glissa d'un coup sec, et tomba sur le bitume de la route ; on avait procédé à un essai pour en être sûr.

Pierre arrêta son véhicule, puis en descendit pour aller ramasser l'objet, tout en faisant de grands gestes de la main en direction de la voiture de son propriétaire. Mais le chauffeur ne le vit apparemment pas ; de plus, ce dernier avait tant accéléré qu'il était déjà loin.

Depuis derrière le véhicule de Pierre, deux autres des cinq hommes de l'équipe des services secrets observaient attentivement toute la scène à travers le pare-brise de leur véhicule.

Seconde gaffe, peut-être : ces deux agents, assez jeunes aussi, jubilèrent et s'esclaffèrent en voyant leur « cible » ramasser la sacoche, puis, après une pause, remonter dans son véhicule. Car Pierre, en se retournant, avait remarqué ces deux jeunes hommes qui le regardaient, bizarrement hilares ; une réaction qui n'allait pas du tout avec les faits dont ils venaient d'être les témoins. Il marqua d'ailleurs une seconde courte pause, comme pour s'en étonner.

Lorsque Pierre fut de retour chez lui, il ouvrit la sacoche, bien sûr, et son contenu l'intrigua beaucoup. Celle-ci ne contenait qu'un porte-chéquier dont seulement quelques chèques manquaient, plus un second, neuf, de cinquante chèques. Quelques talons de chèques, curieusement, n'indiquaient que des dépenses de vêtements et d'accessoires de sport ; de karaté, plus particulièrement. Rien à propos d'articles de bricolage. Dans le rabat du porte-chéquier, Pierre trouva encore la carte d'identité du propriétaire, dont les caractéristiques physiques ne pouvaient que le surprendre. Le visage sur la photo ressemblait beaucoup au sien, avec des lunettes en plus. La taille indiquée était la même que la sienne, à 3 centimètres près. Enfin, il trouva aussi une carte de visite portant un autre nom que celui du propriétaire du chéquier et de sa carte d'identité. C'était une carte de visite professionnelle à l'en-tête du Ministère de la Défense du pays, son propriétaire était un major, et la carte disait que ce militaire était « responsable de support technique », sans plus de précision.

Tout avait été savamment pensé par les recruteurs de Pierre, qui, ainsi que nous l'avons vu, se trouvait dans une situation de grande précarité. Le succès de cette opération devait utiliser le *levier* de la survie, par l'offre implicite faite à la



cible d'utiliser ce chéquier et cette carte d'identité, en se faisant passer pour son réel propriétaire, ce qui eut été aisé considérant sa grande ressemblance physique avec ce dernier (même l'âge était très proche).

Sans doute Pierre considéra-t-il qu'il y avait beaucoup d'ambiguïtés et de choses étranges à propos des circonstances qui avaient entouré la découverte de cette sacoche : les deux jeunes « Anglais » qui lui avaient adressé la parole puis qui s'étaient enfuis avant même qu'il eût le temps de finir de leur répondre, et les deux jeunes gens à bord de la voiture qui le suivait, qui l'avait observé en riant lorsqu'il avait ramassé la sacoche. Enfin, il y avait l'étrange contenu de celle-ci, astucieusement défini par les services secrets pour qu'ils lui fassent songer à l'époque lors de laquelle on avait tenté de le recruter *amicalement*.

C'était un psychiatre (également psychanalyste) des services secrets qui avait élaboré cette étrange mise-en-scène en prévision d'un prochain déplacement de Pierre, en spéculant qu'il devrait construire sa propre interprétation de cette série de petits événements et de ses objets, tous devant être perçus comme des « symboles » : chéquiers (*survie, manger, réconfort*), armée (*autorité, puissance, pouvoir, secret*), major (*autorité, père*), karaté (*défense, entraînement, violence, autre vie, double vie*). Le psychiatre avait pensé que l'état dépressif de la cible, qui était connu, et sa situation de grande précarité qui durait depuis plusieurs années, génératrice d'une grande frustration et d'un stress quotidien, devaient la pousser agir *impulsivement*, et non par sa *raison* forcément altérée. Le psychiatre avait songé à une tactique particulière qui disait, en substance, que : « puisque la cible connaît la cause de son infortune, un harcèlement par les services secrets (auxquels l'armée est étroitement associée dans ce pays), alors, voyant tous ces symboles qui convergeaient vers l'hypothèse de l'armée ou de ces mêmes services secrets (dans son esprit), elle serait tentée de transformer sa trouvaille en une occasion de se venger des souffrances qui lui étaient infligées ». C'était une idée de manipulation très sophistiquée ; trop, certainement.

En effet, l'idée d'utiliser un ou deux chèques était très tentante pour un homme se trouvant dans la situation de Pierre, ne serait-ce que pour « finir le mois convenablement », ou « faire plaisir à ses enfants, frustrés eux aussi » auxquels il ne pouvait jamais rien offrir depuis plusieurs années déjà, hormis des bonbons, et des jouets achetés d'occasion. Après quoi, il n'aurait eu qu'à se débarrasser de la sacoche et de son contenu.

La seconde surprise que l'on avait préparée pour la cible se produisit lorsqu'elle décida de chercher le numéro de téléphone du propriétaire du chéquier, pour le prévenir qu'elle avait trouvé sa sacoche. Les adresses des chéquiers étaient différentes de celle de la carte d'identité ; mais le nom, identique, ne figurait pas dans l'annuaire, ni à la première adresse ni à la seconde. Car la cible se méfiait de la police, pour d'évidentes raisons dans son cas très particulier de *recrue* harcelée, et ne voulait donc pas tout simplement déposer cette sacoche dans un commissariat. La cible téléphona à la mairie du lieu d'une des deux adresses, un petit village, pour tenter de prévenir ainsi le propriétaire de la sacoche. Ce dernier ne rappela finalement la cible que le lendemain, et rendez-vous dut être pris pour une restitution, après que l'homme eut tenté, en vain tant la suspicion et une évidente crainte s'étaient installées, d'obtenir que ce soit « le major » de la carte de visite qui prît cette tâche en charge. Et pour cause, nous allons le voir.

Cette tentative de compromettre la *cible* n'avait pas marché, l'équipe de surveillance le comprit aussitôt. Sinon, voici ce qui avait été prévu, dans le détail.

Connaissant fort bien l'adresse de celui qui avait « trouvé » sa sacoche, le chef de l'équipe des agents des services secrets n'aurait pas eu beaucoup de peine à « aider » la police à le retrouver et à le confondre, peu après qu'un premier chèque portant une signature imitée aurait été utilisé. Mais, avant d'en arriver là, la *cible* aurait été contactée par « le major » (celui dont le nom figurait sur la carte de visite), lequel lui aurait proposé le marché suivant : se faire arrêter par la police, ou devenir une recrue obéissant au doigt et à l'œil en échange de la seule promesse de ne pas être inquiétée.

## *Les méthodes modernes d'élimination des individus.*

### *2. L'élimination physique.*

L'assassinat a presque toujours été associé au monde des services secrets, et à l'espionnage en particulier, tant dans la réalité que dans la perception qu'en a l'opinion publique. Pour ce qui concerne la réalité, nous avons déjà expliqué que le secret d'État a plus de valeur que la vie d'un individu. Et pour ce qui concerne la perception qu'en a l'opinion publique, celle-ci s'avère être un amalgame d'authentiques cas d'assassinats par les services secrets — qui ont frappé les esprits en raison de leur violence ou de l'originalité de leurs modes opératoires —, et d'une version romancée du monde des services secrets présentée par la littérature et le cinéma. La série des *James Bond*, imaginée par Ian Flemming, par ailleurs un authentique ex-cadre des services de contre-espionnage britanniques, insiste d'ailleurs beaucoup sur la dimension violente et meurtrière des services secrets, jusqu'à suggérer l'existence réelle d'un « permis de tuer ».

Dans les faits, le « permis de tuer » a bel et bien existé dans les services secrets, mais il n'a concerné que quelques républiques bananières, dictatures et autres régimes policiers et militaires. Et pour ce qui concerne le mode opératoire, celui-ci procède rarement de l'utilisation d'armes à feu, dagues et autres gadgets sophistiqués devant frapper les imaginations.

Nous avons largement vu que la discrétion et l'anonymat étaient les principaux soucis de tous les services secrets du monde ; le lecteur comprendra dès lors qu'il serait absurde de leur part de vouloir éveiller l'attention et la curiosité de l'opinion publique au moment d'accomplir leurs missions les plus délicates. Il existe bien des exceptions à cette règle de la discrétion ; celles-ci ne sont pas le fait de maladresses, mais de volontés délibérées d'assortir la mort violente d'un individu à un message d'avertissement adressé à un pays adverse, ou, plus fréquemment aujourd'hui, à une organisation terroriste ou criminelle.

De fait, les services secrets font bien peu d'efforts pour cacher à l'opinion publique qu'ils sont les auteurs des exécutions sommaires de leaders terroristes, puisque, après tout, ces derniers ont officiellement déclaré une guerre présentée comme « asymétrique » à certains pays. Les morts durant des guerres ne sont pas des assassinats, et l'opinion publique approuve largement ce genre d'élimination physique d'individus par les services secrets. Et la revendication plus ou moins officielle de tels assassinats n'est jamais qu'une démarche visant à faire comprendre aux terroristes que, puisqu'ils se présentent explicitement comme des « guerriers », ils ne pourront pas jouir des avantages d'une justice civile.

Viennent ensuite les éliminations physiques dont nous dirons que les services secrets les revendiquent « partiellement ». C'est-à-dire celles dont le mode opératoire est à la fois violent, et ne peut être accompli que grâce à des armes ou des matériels particulièrement sophistiqués que seul un État peut posséder. Dans de tels cas, la nature elle-même des armes qui ont été utilisées pour tuer, et/ou un mode opératoire très particulier, n'existent que pour servir de *signature*, puisque la plupart des services secrets savent très bien comment dissimuler un assassinat

sous les apparences d'une mort naturelle ou des suites d'une maladie ordinaire, ainsi que nous allons le voir.

Il est nécessaire de présenter quelques exemples relevant de ce dernier cas pour qu'il soit bien compris.

En 1978, l'auteur littéraire et dissident bulgare Georgi Ivanov Markov fut assassiné à Londres par les services secrets de son pays alors qu'il attendait le bus, à l'aide d'une arme particulièrement sophistiquée que seul un service secret pouvait avoir conçue. Il s'agissait d'une sorte de pistolet silencieux à air comprimé, camouflé sous la forme d'un parapluie, dont le projectile était une minuscule sphère de seulement 1,52 millimètre de diamètre, faite d'un alliage de platine et d'iridium et comportant deux microcavités en forme de X contenant chacune de la ricine<sup>129</sup>, un poison très violent et difficile à fabriquer ou à se procurer. Sachant que Georgi Ivanov Markov avait fui à l'Ouest, qu'il s'était impliqué dans des actions de propagande noire contre le régime communiste de son pays, et qu'il avait été condamné par contumace pour cela, il ne fut pas très difficile de conclure qu'il avait été assassiné par les services secrets bulgares, probablement avec la participation plus ou moins active du KGB russe.

Cet assassinat était un *avertissement* adressé à tous les dissidents bulgares, en particulier et des pays du bloc de l'Est en général, qui seraient tentés de s'impliquer activement dans des actions de propagande noire contre leurs pays d'origine. Et d'ailleurs, dix jours avant l'élimination physique de Markov, on avait tenté d'éliminer, exactement de la même manière, dans une station de métro à Paris cette fois, Vladimir Kostov, un autre dissident bulgare.

En 2006, un ex-lieutenant-colonel des services de contre-espionnage russe (FSB<sup>130</sup>), Alexandre Valtérovitch Litvinenko, fut assassiné, toujours à Londres, par les services secrets russes (SVR<sup>131</sup>). Cette élimination a été accomplie à l'aide d'un poison de nature radioactive particulièrement rare et cher, du polonium 210<sup>132</sup>. Il était connu que Litvinenko avait été recruté par les services secrets britanniques, le MI6. Aussi, il avait fait publier un livre dans lequel il accuse les services secrets russes d'avoir organisé eux-mêmes la vague d'attentats en Russie en 1999, attribuée aux Tchétchènes<sup>133</sup>, et il était un fervent opposant de Vladimir Poutine. Les circonstances exactes de la manière dont Alexandre Lit-

129 La ricine est désignée comme un produit très toxique qui agit par inhibition de la synthèse des protéines en attaquant l'ARN des ribosomes, entraînant ainsi la mort cellulaire. La ricine est 6000 fois plus toxique que le cyanure, et 12000 fois plus toxique que le venin du serpent crotale. Au delà d'une certaine dose, les effets de la ricine sont généralement irréversibles (un antidote est en cours de mise au point depuis 2010). Les symptômes apparaissent en quelques heures, conduisant à la mort de la personne exposée en trois à cinq jours. La ricine est une toxalbumine produite par un arbrisseau de la famille des euphorbiacées, le ricin (*Ricinus communis*), une plante originaire d'Afrique tropicale mais qui s'est diffusée un peu partout dans le monde depuis quelques années.

130 Le FSB (*Federalnaya Sloujba Biesopasnosti, Service Fédéral de Sécurité*) est l'actuel service de contre-espionnage russe (ou chargé de la sécurité intérieure) qui peut plutôt être assimilé à un service de police spécialisé qu'à un service secret ; on peut plus ou moins le comparer au FBI aux États-Unis, au MI5 en Angleterre et à la DGSi en France.

131 Le SVR (*Sloujba Viechnoye Biesopasnosti, Service de Renseignement Extérieur*) est l'actuel successeur russe du KGB soviétique, autrement dit les services de renseignement extérieurs russes, qui peut être assimilé à la CIA aux États-Unis, au MI6 en Angleterre et à la DGSE en France.

132 Le polonium 210 est un élément radioactif très puissant. L'ingestion de seulement 100 milliardièmes de gramme de polonium 210 suffit à provoquer la mort certaine d'un individu en quelques jours ou semaines. Le polonium 210 est présent à l'état de traces dans le milieu naturel, où il provient de la désintégration du radon 222, et il peut être obtenu artificiellement par transmutation, en bombardant du bismuth avec des neutrons.

133 Alexandre Valtérovitch Litvinenko, *Le temps des assassins*, Calmann-Lévy éd., 2007.

vinenko fut empoisonné ne furent jamais clairement élucidées, mais il ne fait aucun doute pour personne, en raison de la biographie de cet homme et des moyens techniques qui furent utilisés pour son élimination physique, que les coupables sont les services secrets russes.

Dans l'Histoire contemporaine des services secrets, on trouve plusieurs cas d'éliminations physiques « partiellement revendiquées » par les services secrets français durant la Guerre d'Algérie<sup>134</sup>. On trouve également un témoignage de telles missions raconté par l'ex-agent des services secrets israélien, Victor Ostrovski<sup>135</sup>. D'une manière générale, des morts suspectes d'agents secrets ou même de politiciens, fortement présumées avoir été orchestrées par les services secrets, se produisent « régulièrement ».

Viennent enfin les éliminations physiques discrètes dont l'actualité ne parle jamais, ou qui ne sont jamais considérées comme des assassinats, précisément parce que tout a été fait pour les faire passer pour des morts naturelles. De telles éliminations physiques ne sont pas une nouveauté des temps modernes. On en trouve fréquemment dans l'Histoire de la criminalité ; il s'agit, le plus fréquemment, d'assassinats par ingestion de multiples petites doses d'arsenic. Mais l'élimination physique par la provocation artificielle et discrète d'une maladie fatale quelconque n'est entrée dans les usages des services secrets que depuis quelques dizaines d'années seulement, sans qu'il soit possible de donner une date ou même une période exacte, ni de nommer le pays qui aurait été le premier à l'utiliser. Cependant, on peut déduire, sans grand risque de commettre une erreur, que la provocation discrète d'une maladie ordinaire fatale doit coïncider avec la maîtrise de l'isolation et de la culture des virus pour leurs études par les biologistes, à partir de 1913<sup>136</sup>, et de la mise au point de substances chimiques pouvant provoquer des affections particulières devant rendre une mort naturelle plausible.

Avant cette dernière date, bien sûr, l'Histoire rapporte de nombreux cas d'utilisation d'animaux et d'êtres humains morts de la peste ou de la variole, voire d'utilisation de couvertures infestées par la variole, ou encore d'empoisonnements de l'eau des puits pour mener des batailles bactériologiques. Mais il s'agissait de méthodes grossières qui ne tromperaient pas la médecine légale moderne. Et de toute façon, toutes ces maladies provoquent d'abord des symptômes très visibles qui préviennent du mal, lequel peut-être efficacement traité par la médecine moderne bien avant l'issue fatale.

Les éliminations physiques commises par les services secrets, et par l'usage de maladies ordinaires difficilement curables, semblent donc bien être apparues durant le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, en France, durant l'année 1945, un certain nombre de personnes (membres des Renseignements généraux en particulier) dont il fut difficile de prouver qu'elles avaient collaboré avec les forces allemandes, décédèrent d'endocardite<sup>137</sup>, un mal rare et fatal à cette époque. Une endocardite pouvait facilement être provoquée chez un individu grâce à

134 L'ex-cadre des services secrets français Constantin Melnik a consacré un livre entier aux éliminations physiques par les services secrets français durant la Guerre d'Algérie, titré, *La mort était leur mission - Le service Action pendant la guerre d'Algérie*, Omnibus éd., 1998.

135 Victor Ostrovski, *Mossad. Un agent des services secrets israéliens parle*, Presse de la Cité, 1992.

136 En 1913, le médecin et biologiste roumain, Constantin Levaditi (1874-1953) fut le premier à réaliser des cultures *in vitro* des virus de la poliomyélite et de la rage sur des cellules nerveuses maintenues en survie (provenant de ganglions spinaux).

137 Une endocardite est une inflammation de l'endocarde (structures et enveloppe interne du cœur, incluant les valves cardiaques). C'est une maladie assez rare (une trentaine de cas seulement par million d'individus, de nos jours) mais souvent grave.

l'introduction de certaines variétés de streptocoques dans le sang (à l'occasion d'une simple et innocente intervention dentaire, ou au moment d'une vaccination ou d'une prise de sang).

En 1951, les chercheurs Burns et Paton découvrirent le *suxaméthonium*, un *curare dépolarisant* qui fut rapidement utilisé en médecine d'urgence. Quelques spécialistes médecins des services secrets découvrirent une autre vertu du *suxaméthonium*. Comme tous les *curares*, il devient à haute dose un poison qui agit sur les muscles respiratoires et sur le cœur, en les paralysant durant une courte durée, mais assez longue cependant pour provoquer la mort sous l'apparence d'une crise cardiaque. L'intérêt principal du *suxaméthonium*, toujours du point de vue des services secrets, est qu'il se dilue rapidement dans le sang pour ne laisser aucune trace de sa présence lors d'une autopsie. Il est donc utilisable pour assassiner, sans laisser de traces ni forts soupçons, contre tous les individus susceptibles d'avoir une crise cardiaque (personne âgée de plus de 40 ans, grand fumeur, gros mangeur et consommateur d'alcool...).

Encore un peu plus tard, vers 1960, les services secrets britanniques tirèrent profit de la découverte de l'*aflatoxine*<sup>138</sup> pour procéder à quelques éliminations physiques discrètes. Si la dose d'*aflatoxine* discrètement associée à une boisson n'est pas trop élevée, celui qui la boira décèdera dans les six mois, environ, d'une cirrhose qui aura dégénéré en cancer du foie. Les services secrets empoisonnent de cette manière des individus dont leur entourage sait qu'ils consomment régulièrement de l'alcool, ce qui rend impossible à prouver ni même à soupçonner l'hypothèse d'un assassinat.

Citons également, mais dans un autre registre, l'*acide fluorhydrique*, une solution aqueuse très corrosive et toxique de *fluorure d'hydrogène*, qui est un poison violent très particulier et aux effets spectaculaires. Car il peut agir par simple contact avec la peau (après avoir été vaporisé sur une poignée de porte, par exemple). Lorsque la peau entre en contact avec de l'*acide fluorhydrique*, le produit pénètre d'abord les couches de peau (épiderme, derme), causant plus ou moins rapidement des dégâts importants des tissus ; quasi immédiatement ou au bout de 24 heures, selon le niveau de concentration du produit (de plus de 50 % à 20 % de concentration, respectivement). À haut niveau de concentration (plus de 50 %), l'*acide fluorhydrique* provoque de très graves brûlures, passe la paroi dermique pour atteindre les os et les vaisseaux sanguins, se lie au calcium du sang et des os, et, par cette action, détruit le cœur ; la mort s'ensuit très rapidement. Les vapeurs d'*acide fluorhydrique*, seules, peuvent également être mortelles, parce qu'elles provoquent une corrosion rapide des voies respiratoires, des dégâts aux poumons suivis d'un œdème pulmonaire fatal. Par exemple, un contact de seulement 2,5 % de la peau avec de l'*acide fluorhydrique* concentré à 70 % provoquera une mort rapide. C'est le poison qui est projeté en aérosol contre la poignée de porte d'un minivan par l'acteur Bruce Willis dans le film *Le Chacal*, tourné en 1997 par Michael Caton-Jones ; cette scène de fiction correspond donc bien à une réalité.

D'une manière générale, les services secrets n'utilisent pour tuer, depuis quelques années, que des substances provoquant des affections courantes, donc

138 L'*aflatoxine* (*aflatoxine B1*, dans le cas de son utilisation comme poison discret) est une *mycotoxine* produite par des champignons proliférant sur des graines conservées en atmosphère chaude et humide. Elle est nuisible aussi bien chez l'homme que chez l'animal, et possède un pouvoir cancérogène élevé. 300 milligrammes d'*aflatoxine* suffisent à tuer un individu de poids moyen (75 kilos) en seulement quelques jours.

qui attirent peu l'attention et les suspicions. Ils n'en changent que pour délibérément susciter le doute et « adresser un message » que seuls d'autres services secrets pourront comprendre (formes de cancers rares et/ou généralisés, en particulier), dans le cas de l'élimination physique d'un agent étranger, par exemple.

Il existe une dernière forme d'élimination physique discrète qui consiste seulement en le prolongement indéfini de l'élimination physique que nous avons vue au chapitre précédent. Cette méthode d'élimination sociale que nous avons vue peut être entreprise dans un pays étranger, pour des raisons aisément compréhensibles. C'est pourquoi elle n'est utilisée que dans les contextes de l'intelligence domestique et du contre-espionnage.

Les services secrets d'un pays d'Europe de l'Ouest conçoivent comme une « corrida » leurs opérations d'élimination physique procédant de cette dernière méthode — que le lecteur n'aille pas hardiment en déduire qu'il s'agirait donc des services secrets espagnols ! Voici pourquoi.

Pour mémoire, le but de la corrida que tout le monde connaît est la mise à mort d'un taureau, animal jugé redoutable, au centre d'une arène pleine de monde. Dans le contexte symbolique d'une élimination physique par les services secrets, cette arène pourra être comparée à une « opinion publique » qui aurait manqué d'assister à la première partie de ce spectacle tauromachique. Car durant la première partie d'une corrida, appelée le *tercio de pique*, deux *picadors*, juchés sur des chevaux dont les flancs sont protégés des inévitables coups de cornes du taureau par des *caparaçons*, tourmentent celui-ci en le blessant à l'aide de longues piques acérées. Cette première étape de la mise à mort du taureau permet à la fois de l'affaiblir, d'évaluer son comportement, et surtout de l'énerver. Nous avons vu à quoi correspond cette métaphore dans la réalité, au chapitre précédent ; voici maintenant sa suite.

Lors de la seconde partie de la corrida, le *tercio de banderilles*, des *banderilleros*, voire le matador lui-même, plantent trois paires de *banderilles* dans le dos du taureau. La réalité de cette métaphore peut être légèrement différente d'un cas à l'autre, mais ce n'est pas très important. Ce qu'il faut observer et retenir, c'est que les *banderillos* attaquent le taureau simultanément selon une tactique planifiée à l'avance. L'un distrait son esprit en courant, en agitant les bras et en sautant, pour que l'autre puisse venir à la fois l'affaiblir et l'énerver, par surprise, en lui plantant deux *banderilles* dans l'échine qu'il ne pourra pas retirer de sa chair endolorie. Cette attaque se reproduira encore deux fois, sans que le taureau ne puisse rien y changer. Il y a alors de grandes chances pour que l'animal se sente perdu après cela. C'est le but de toute l'équipe qui n'est là que pour le voir mourir à petit feu, selon un processus élaboré de longue date qui permet désormais de savoir à l'avance quelles seront ses réactions, jusqu'à son dernier souffle.

Car il faut rappeler à cet instant que ce que redoutent le plus les *banderillos* et le toréador, c'est que le taureau puisse se comporter différemment des autres : qu'il soit tenté de renoncer, et de se laisser mourir. C'est-à-dire, du point de vue d'un neurobiologiste, que le *comportement d'inhibition* prenne le pas sur celui de l'attaque. Dans une telle éventualité, la foule dans l'arène, qui est la version métaphorique de l'opinion publique rappelons-le, n'accepterait pas que la mise à mort se poursuive ; elle se tournerait contre le toréador, pour le déchoir de ses réputations de courage et d'honorabilité. Mais cela, le taureau ne peut évidemment le savoir. De plus, la douleur persistante dans son échine, ces êtres qui s'agitent sans cesse devant lui et menacent de le blesser encore à tout moment, et la foule des centaines d'autres qui crient, l'empêchent de se reposer ne serait-ce

qu'un seul instant. L'esprit du taureau est embué. Il ne pourrait réfléchir s'il était doué de la faculté de penser, et de planifier ses réactions à venir. C'est ce qui arrive également à l'être humain qui perd le contrôle de lui-même.

C'est à ce moment-là que le héros de ce spectacle entre en scène. Nous en sommes à la dernière partie de la mise à mort du taureau. Le toréador, autorité suprême aux yeux de la foule dans l'arène, celui qui porte la noble épée, symbole de justice dans la société des êtres humains, va bientôt pouvoir justifier son acte en montrant à tous combien le taureau est dangereux, combien il est prompt à attaquer et si possible à tuer. Le « méchant », ce ne peut être que cet animal fou furieux. Le danger est toujours grand que le taureau cède enfin à l'inhibition, et donc que le toréador ne puisse le tuer avec l'aval du public. L'organisateur de la corrida ne serait pas content. La foule, elle, n'en tiendrait pas le taureau pour responsable pour autant ; peut-être même s'apitoierait-elle sur son sort ; ce serait un renversement de situation et de rôles. Mais, on le sait, rendu fou par la douleur et la frustration de ne pouvoir faire cesser ses tourments, le taureau va bravement se défendre jusqu'au bout. Il a tort, mais, encore une fois, comment pourrait-il le savoir ?

La cible, humaine celle-là, d'une élimination physique par le harcèlement, a moins de choix que le taureau d'une corrida. Car lorsqu'elle cède à l'inhibition, malgré les tourments qui continuent de s'abattre sur elle, c'est qu'elle vient de sombrer dans une phase profonde de la dépression qui l'affectait déjà depuis plusieurs mois ou plusieurs années. Elle devra donc être hospitalisée pour que son mal y soit traité ; dans un hôpital psychiatrique. Elle y aura définitivement perdu sa crédibilité sinon sa vie, pour l'instant, car sa mort ne sera alors plus très loin. Et dans ce cas, déjà isolée socialement depuis quelque temps, il ne se trouvera plus grand monde pour s'intéresser aux causes ou aux circonstances exactes de son décès. Elle se suicidera, c'est l'issue la plus probable ; ou elle décèdera de mort naturelle, c'est-à-dire des effets conjoints de son grand état de faiblesse et de son nécessaire traitement médicamenteux.

Si la cible, en raison de sa personnalité, n'a pas cédé à l'inhibition, c'est qu'elle sera parvenue à fuir sa surveillance, tous ces « picadors » et « banderilleros » qui sont là pour la priver de moyens économiques et de ses chances de trouver de l'aide, de sortir de son pays dont les frontières, sans argent ni voiture, lui semblaient peut-être aussi difficiles à franchir que la palissade et les portes fermées d'une arène.

Mais une fois à l'étranger, si vulnérable, d'autres dangers l'attendent, nous les avons sommairement présentés à un chapitre précédent ; décrivons-les en détail.

On cherchera quand même à savoir qui est cet individu s'il ne figure sur aucun avis de recherche, d'autant plus s'il ne vient pas d'un de ces pays en guerre ou d'une dictature du tiers-monde. Et, bien souvent, un nouveau harcèlement surviendra, tout aussi discret et sournois que le précédent, pour obliger cet étrange immigré à devenir un informateur de l'intelligence domestique cette fois, chargé de surveiller les ressortissants de son pays dont il connaît parfaitement la langue et les habitudes. S'il refuse, on le renverra dans l'« arène » qu'est devenu pour lui son pays ; on le lui fait bien comprendre. Un officier traitant local attend qu'il cède. Mais céder ne changera pas grand-chose, car s'il le fait, il sera traité comme un misérable, toujours avec ce mépris que l'on accorde ordinairement aux gens qui n'ont ni scrupules ni attaches, et qui n'ont pas d'argent non plus pour s'offrir une apparence de respectabilité.



S'il cède à ces nouvelles pressions, les services qu'il pourra rendre ainsi ne seront jamais reconnus, et, dans quelques petites années, on le renverra finalement dans son pays, au motif qu'il est fortement soupçonné d'être « un espion » ou un individu connu pour ses « fréquentations interlopes » ; cela arrive si souvent avec les immigrants.

Si la cible, en raison d'une personnalité encore différente, plus tenace, a décidé de se battre pour tenter de survivre, comme le fait le taureau, elle se trouvera confrontée à une des plus redoutables techniques de son adversaire : la manipulation de gangs de jeunes délinquants.

Depuis maintenant quelques années, les services secrets de nombreux pays tirent couramment profit des gangs de jeunes petits délinquants sans emploi ni éducation, ni avenir. Il est facile pour un service secret de les manipuler, en effet. Puisque tous leurs membres sont bien connus des services de police ordinaires ; on sait déjà où ils demeurent, on connaît déjà leurs personnalités, les délits auxquels ils se livrent le plus volontiers ou pour lesquels ils manifestent une aptitude particulière. On dispose aussi de multiples moyens de les contraindre puisqu'ils se sont déjà compromis, de multiples fois bien souvent. Ils iront en prison ou leurs parents perdront leurs aides sociales, puis leur logement s'ils ne collaborent pas. S'ils collaborent, la police fermera les yeux sur leurs petits vices ; une aubaine.

Voici comment les services secrets utilisent ces jeunes pour harceler une cible ; c'est encore très simple et imparable.

Un agent des services secrets qui se présente comme « un caïd très influent » va à la rencontre de l'un de ces jeunes délinquants, et lui propose une intéressante opportunité. S'il se montre capable de convaincre ses amis d'aller passer ses journées dans un autre endroit que celui que le groupe affectionne ordinairement (une entrée d'immeuble, bien souvent), tous en tireront plusieurs avantages. Cet endroit, c'est l'adresse de la cible devant être éliminée physiquement (ou même juste socialement). Là-bas, la police ne viendra plus les déranger, elle ne s'intéressera même plus du tout à leurs cas, individuellement, pour autant qu'ils ne s'en prennent pas aux locataires qui y demeurent. Tout ce qu'ils auront à faire, c'est d'y rester chaque jour aussi longtemps que possible ; ils pourront y discuter, y boire et y consommer des stupéfiants comme ils le veulent. Plus longtemps ils seront capables d'y rester, mieux ils seront rémunérés, en cigarettes, en haschich et en marijuana ; il y en aura pour tous ceux qui veulent venir. L'agent demande aussi qu'ils se montrent courtois avec les locataires de l'immeuble, voire qu'ils aillent jusqu'à leur ouvrir la porte de l'entrée principale, tout spécialement et aussi ostensiblement que possible à la cible dans ce cas (laquelle doit logiquement s'en trouver déstabilisée, psychologiquement, et à tout le moins de se sentir obligée de se montrer courtoise avec eux en retour, grâce au simple mécanisme psychologique de la *réciprocité*).

Lorsque la cible d'un tel harcèlement se trouve confrontée à une nuisance de ce genre, elle ne peut que s'interroger sur les raisons qui ont bien pu pousser tous ces jeunes délinquants, mineurs pour la plupart, à venir occuper en permanence le hall de l'immeuble ou de la maison où elle réside ; rien ne peut rationnellement l'expliquer, puisqu'il y a (généralement) beaucoup d'autres endroits similaires dans son quartier, voire de bien meilleurs endroits. Elle se demande aussi pourquoi la police intervient parfois dans le quartier, mais ne s'intéresse jamais à ces jeunes que tout le monde peut voir consommer de la drogue sans se cacher, casser des bouteilles d'alcool dont les morceaux jonchent quotidiennement le sol et

les abords de l'entrée désormais. Il arrivera forcément un moment où la cible, déjà victime des multiples petites frustrations et tracasseries qui ont été énumérées au chapitre précédent, croira que ces jeunes ne sont ici « que pour elle », même si cela semblait invraisemblable à l'entendement de quiconque. Car la cible ne les connaît évidemment pas, et c'est pourquoi ils ne pourraient avoir aucune raison de venir « lui pourrir encore un peu plus l'existence »<sup>139</sup>, tout spécialement. C'est à en devenir fou, bien sûr, puisque, du point de vue des services secrets, c'est fait pour ça.

Car la cible ne peut rien y faire. Elle comprend aussi que si elle tente de se plaindre, ces jeunes délinquants, si impressionnants par leur nombre et leur promptitude à l'agressivité, s'en prendront tout particulièrement à elle. À tout le moins, ils casseront probablement sa boîte aux lettres et voleront régulièrement son courrier, ils viendront casser leurs bouteilles sur son palier et non plus seulement dans le hall de l'immeuble, ils urineront même contre sa porte, et, au bout de quelques semaines, l'odeur deviendra insupportable et se répandra jusque dans son appartement. Peut-être même viendront-ils à s'en prendre physiquement à elle. C'est en effet ce qui est prévu dans un tel cas.

Si la cible tente d'appeler la police, cette dernière écoutera sa plainte et se déplacera, en effet, pour venir demander à la bande de jeunes de se disperser ; mais, dès le lendemain, ils seront revenus, comme si rien n'était arrivé. De plus, ils chercheront à savoir qui a appelé la police pour se venger de cette lâche dénonciation. La cible verra alors la police se lasser de ses appels ; cette dernière a d'autres priorités, plus importantes et plus utiles que de disperser quelques jeunes qui n'ont à se reprocher que de s'être pacifiquement réunis pour discuter entre eux.

Alors la cible, à la fois excédée et désespérée, pourra être tentée de régler ce problème par elle-même, ce qu'espèrent beaucoup les services secrets. Car une telle action, non seulement ne paiera pas, mais aura forcément des conséquences qui pourront s'avérer dramatiques. Comme la plupart de ces jeunes sont mineurs, ce sont des enfants ; or la loi, largement approuvée par l'opinion publique, interdit aux adultes de s'en prendre physiquement à des enfants, quand bien même ceux-ci peuvent se montrer des individus dangereux et criminels. Et puis la police et la justice se montrent toujours plus clémentes avec les mineurs qu'avec les adultes lorsque ceux-ci s'opposent. Bien souvent, ils sortent libres du poste de police avant même que leurs victimes aient fini d'y être entendues.

Si la cible vient à céder à une *pulsion d'attaque*, ce qui arrive parfois dans un tel cas, c'est elle qui aura alors affaire avec la police, « sérieusement » cette fois. Si cette riposte a entraîné des blessures ou la mort de l'un des jeunes délinquants, alors elle ira en prison, où là, des tourments plus grands encore l'attendent. Lorsque cela se produit, il n'est pas rare que la cible se suicide dans sa cellule, ou qu'elle soit battue à mort par un codétenu, ce qui marque la fin de la mission des services secrets.

Lorsque, à l'issue de plusieurs mois de ce tourment très particulier, la cible a trouvé la force de ne pas réagir, le gang de jeunes reçoit alors de nouvelles instructions de la part de celui qui vient quotidiennement leur apporter leurs drogues et qui leur garantit l'impunité. Son logement sera cambriolé et saccagé durant

<sup>139</sup> Familièrement, les services secrets d'un pays de l'Europe de l'Ouest emploient l'expression « pourrir la vie » de quelqu'un. Et l'ensemble de la mission s'appelle « un chantier » (de démolition). Les services secrets de quelques pays où l'on parle anglais disent dans ce même cas, « faire de la vie de quelqu'un un enfer ». C'est affaire de cultures.

une de ses absences. Pour mieux signer son attaque, avec autant de cynisme que possible, cette absence aura été justifiée par une convocation par un service administratif ou social quelconque. Le lien sera évident pour la cible, à ce stade de son harcèlement, mais, à nouveau, il serait fou de chercher à le démontrer auprès de quiconque. Si la cible possède encore un véhicule, celui-ci sera brûlé ou saboté, tout comme quelques autres dans le voisinage ce jour-là, afin qu'elle ne puisse pas non plus prouver de cette manière qu'elle est bien victime d'un harcèlement.

Forcément, il n'y aura qu'une seule alternative pour la cible, si elle n'a pu fuir dans un autre pays, ou si elle n'est pas tombée gravement malade des suites de l'affaiblissement de son système immunitaire, lui-même provoqué par un stress important et prolongé<sup>140</sup> : fuir son logement pour aller vivre dehors, aussi loin que possible de l'endroit où son tourment est devenu insupportable, quitte à devoir souffrir de la faim et des intempéries, ou mettre fin à ses jours pour faire définitivement cesser ses souffrances morales<sup>141</sup>. Dehors, de toute façon, elle décèdera bien vite, des suites du froid, de l'alcoolisme, de la maladie ou d'autre chose, ou elle disparaîtra sans laisser de trace.

Les éliminations physiques par les services secrets, par le recours à des pressions psychologiques telles que celles qui viennent d'être décrites, sont devenues de plus en plus fréquentes, dans à peu près tous les pays. Les raisons en sont : d'une part, la croissance générale de l'intelligence domestique assortie d'une répression grandissante dans quelques pays, y compris occidentaux et riches. D'autre part, l'assassinat par ce moyen est quasiment impossible à démontrer, puisque les cas d'individus qui mettent fin à leurs jours à la suite de harcèlements « ordinaires » sont devenus fréquents.

Mais il existe encore une autre raison venant justifier que des individus soient ainsi tourmentés jusqu'à leurs décès : « l'exemple ». C'est-à-dire montrer à tous ceux qui ont été impliqués dans un harcèlement de ce type, et qui ont été les témoins de ses conséquences, ce qui pourrait leur arriver s'ils venaient à refuser l'autorité officieuse ou à tenter de s'en prendre à elle d'une manière ou d'une autre. Car tous ces autres individus ont pu comprendre que personne ne voudrait les écouter s'ils venaient à tenter de parler de ce qu'ils ont vu ; de plus, comme ils partagent tous une part de responsabilité dans ce qu'il faut bien appeler un assassinat collectif, même s'il est supervisé par une seule personne, un tel acte les obligerait à se dénoncer eux-mêmes du même coup. Et, de toute façon, du point de vue de ces derniers, il reste l'alibi disant que : « l'issue tragique n'est-elle pas arrivée par la propre volonté de la victime elle-même, qui s'est comportée si stupidement puisque *personne* n'avait parlé d'une intention d'en arriver là ? »

Tout ce qui vient d'être expliqué n'implique nullement que tous les cas de suicides des suites d'un harcèlement soient des *éliminations physiques* discrètes et délibérées par les services secrets. Ces derniers ne font, après tout, que reproduire de manière plus sophistiquée et plus consistante ces harcèlements ordinaires aux issues tragiques que rapportent régulièrement les médias<sup>142</sup>.

140 Les maladies provoquées par un stress intense et prolongé (dites *psychosomatiques*) sont, le plus fréquemment : l'ulcère à l'estomac, les diverses formes de cancer, les affections cardio-vasculaires en général.

141 Presque toujours, plusieurs mois de ce genre de harcèlement mènent à une insomnie de la cible, étape qui précède des bouffées de violence qui peuvent aller jusqu'à de brèves pulsions meurtrières.

142 Une lecture de l'article de Wikipedia consacré au « stress » complètera ce qui a été dit jusque là, car ce dernier est fort bien rédigé, exact et assez complet.

Du point de vue d'un cadre des services secrets d'un pays d'Europe de l'Ouest, qui fut ponctuellement désigné pour superviser ce genre très particulier de missions, et qui, pour le justifier, parle d'une « violence d'État » inévitable parce qu'elle est parfois nécessaire au maintien de la stabilité de la Nation : « Jupiter commence par rendre fou celui dont il souhaite la destruction<sup>143</sup> ». Aussi, l'élimination physique discrète devant être précédée d'une longue souffrance et, si possible, de la folie n'est employée par les services secrets qui la pratiquent que pour punir les traîtres et les individus qui sont parvenus à les attaquer avec succès et de manière consistante — on comprend mieux dans ce cas la justification d'un « exemple ».

On trouve quelques ressortissants étrangers parmi ceux qui ont été assassinés de cette manière : de ceux qui ne pouvaient plus retourner dans leur pays sous peine d'y recevoir le même traitement ou d'y être emprisonnés.

Enfin, il faut mentionner un « produit dérivé » de l'élimination physique, qui fut inventé et expérimenté pour la première fois en Égypte durant le mandat présidentiel de Gamal Abdel Nasser, selon le célèbre compositeur américain Miles Copeland (1916-1991), également un cadre de la CIA, et même l'un de ses fondateurs.

Voici ce qu'il explique, en substance.

Dans ce cas, l'opération de harcèlement devait être assortie de quelques petites astuces et autres manipulations qui visaient à pousser la cible à attaquer ceux que des agents manipulateurs lui désignaient. La cible devait donc croire que la déchéance sociale et économique dans laquelle elle se trouvait avait été organisée par d'autres personnes que ses véritables auteurs. Et, en étant arrivée à se croire perdue et sans aucun avenir, elle devait être amenée à se dire quelque chose comme : « Je n'arriverai pas à m'en sortir. Je vais probablement mourir. Mais celui qui a causé ma perte va mourir avec moi. »

On l'aura compris, parvenir à amener un individu à raisonner de cette manière extrême, c'était faire de lui ce que l'on appelle couramment aujourd'hui un *terroriste*, et dans ce cas en particulier un terroriste prêt à mourir pour « la cause » que ses manipulateurs construisaient pour lui.

Il serait long d'expliquer dans ce livre l'ensemble du mécanisme psychologique, d'un point de vue technique et scientifique, qui permet d'amener un individu à s'engager pour une cause désintéressée, au point d'être d'accord pour sacrifier sa vie pour elle ; un livre entier consacré à ce seul sujet serait nécessaire. De plus, une explication complète de cette méthode doit nécessairement s'inscrire dans un contexte qui n'est explicable que par la *théorie des jeux*, une autre discipline scientifique précédemment évoquée. C'est pourquoi nous devons nous contenter d'en examiner les grandes lignes, dans un langage courant accessible à une majorité.

Tout d'abord, les agents manipulateurs doivent approcher la cible à un certain point de sa déchéance sociale et économique, pour lui enseigner la doctrine poli-

143 Cette maxime, inspirée de la mythologie romaine, n'a pas d'origine connue : la voici sous sa forme latine : *quem Iuppiter vult perdere, dementat prius*. Comme elle a été traduite en anglais, l'historien spécialiste des proverbes, Archer Taylor (1890-1973), auteur de l'essai *The Proverb* (1931), dit qu'elle aurait été composée à Cambridge, en Angleterre, vers 1640. D'autres pensent qu'il pourrait s'agir d'un dérivé ou d'une interprétation d'un vers de *Dis exapaton*, *Celui que des dieux aiment meurt jeune*, une œuvre mythologique de l'auteur comique grec Ménandre (fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) telle qu'elle fut retranscrite par l'auteur comique latin Plaute (254-184 av. J.-C.) dans les *Bacchides* (816-7), bien que le sens en soit complètement différent : les dieux, dans cet autre cas seraient impatients de voir mourir celui qu'ils aiment, afin de pouvoir l'accueillir à leurs côtés.

tique ou/et religieuse qui devra servir de *visée formelle* (l'alibi), puisqu'il serait impossible de faire se sacrifier quiconque pour la *visée réelle* (qui est toujours un enjeu économique, ou stratégique relevant de la géopolitique). Cette doctrine devra être assez dépourvue de sens logique, afin qu'aucun État ni aucun journaliste d'investigation ne puisse y trouver quoi que ce soit qui permettrait de soupçonner l'État qui bénéficiera de ce genre de manipulation. Cependant, la doctrine choisie, qui sera donc le mobile du futur terroriste, devra être méticuleusement rédigée, de manière à ce qu'elle puisse tout de même avoir un minimum de sens, et, surtout, véhiculer des valeurs morales que l'opinion publique, ou une grande partie de celle-ci, pourra percevoir comme « nobles » (toutes les causes doivent être nobles pour être crédibles et populairement recevables). En gros, la doctrine devra permettre au futur terroriste de se présenter et d'agir au nom d'une « minorité opprimée par un puissant pouvoir omniscient et omnipotent » (un État, un cartel ou un lobby économique politique ou religieux, donc).

Contrôlée par l'isolation sociale et économique durant sa préparation psychologique et son endoctrinement, la cible demeurera immédiatement disponible. Précisons tout de même — et cela vaut pour ce qui a été dit précédemment concernant les sujets du recrutement et de l'élimination sociale — que la frustration de la cible, indispensable à son conditionnement, dépend grandement du pays où elle se trouve. Il est plus difficile et plus long de frustrer un individu dans un pays pauvre que dans un pays riche, où l'esprit est constamment sollicité par un étalage général de biens, de confort et de plaisirs divers auxquels tout le monde semble avoir accès, « sauf lui ». De plus, cette frustration est d'autant plus intense si cet individu possède un haut niveau d'éducation. Le jeune diplômé est donc la cible privilégiée de ce type d'opérations, puisqu'on lui a appris à utiliser son cerveau, et à rejeter l'hypothèse de l'emploi manuel. C'est pourquoi, durant son endoctrinement et ses privations forcées, il doit être fréquemment exposé à des scènes (télévisées, filmées ou réelles) de gens heureux et jouissant de toutes sortes de plaisir. Accessoirement, on pourra l'orienter vers un emploi choisi pour achever de le convaincre que ses savoirs et compétences n'intéressent personne, ou qu'ils ne peuvent être que très modestement rémunérés (du cynisme et de la moquerie doivent être montrés en cette occasion).

Du point de vue d'un individu qui a vécu dans une société où on lui a appris, depuis le plus jeune âge, qu'il pourra jouir de tous ses avantages sitôt qu'il sera en mesure de gagner sa vie, une immense déception s'installe, associée à un non moins grand sentiment d'avoir été trompé durant toute sa vie. Bien des gens exposés à une telle expérience sont prêts à recourir à d'extrêmes mesures contre ceux qui leur sont désignés comme des fautifs ; c'est tout simplement *humain*. D'une manière générale, tous les sentiments qui peuvent naître dans leurs esprits sont « négatifs », puisque l'on veille soigneusement à leur retirer tout ce qui pourrait leur procurer le moindre plaisir<sup>144</sup>.

L'ex-président égyptien, Gamal Abdel Nasser (1918-1970), fut le premier à utiliser cette technique de manipulation lorsqu'il était encore colonel de l'Armée égyptienne, et qu'il avait entrepris une action révolutionnaire contre le gouvernement de son propre pays au début des années 1950. On peut historiquement le considérer comme l'« inventeur du terrorisme suicidaire » au nom d'une cause abstraite.

144 Une description plus complète encore de la « fabrication » des terroristes kamikazes à partir de jeunes diplômés ordinaires par Gamal Abdel Nasser peut être trouvée dans l'essai de Miles Copland, *The Game of Nations : The amorality of Power Politics*, Simon and Schuster éd., 1970.

## *La manipulation des individus.*

Nous avons déjà largement vu, arrivés à ce chapitre, comment les services secrets manipulent leurs propres ressources humaines — puisque, d'une manière générale dans presque tous les pays, et à la fin de pouvoir nier à tout moment leur implication dans une action clandestine accidentellement exposée à la connaissance de l'opinion publique, ils ne sollicitent jamais personne clairement et en leur nom ou en celui de l'État, même verbalement. C'est pourquoi ce chapitre ne traite que de la manipulation d'individus « ordinaires » par les services secrets, c'est-à-dire de gens qui n'ont jamais consciemment eu quelque relation que ce soit avec eux, et qui ne sont pas appelés à devenir des agents.

Précisons également que toutes les méthodes possibles de manipulation ne pourraient être présentées et expliquées dans un chapitre de livre<sup>110</sup>. Passées quelques règles et méthodes de base, la manipulation d'un individu procède d'une infinie variété de facteurs, caractéristiques et besoins ; c'est selon les intelligences, croyances, milieux culturel et social et profil psychologique de celui qui doit être manipulé, puis du contexte dans lequel la manipulation doit prendre place, puis des moyens techniques et humains qui peuvent être mis en œuvre pour ce faire.

La manipulation est l'un des tout premiers enseignements que reçoit la jeune recrue des services secrets, enseignement informel dispensé *sur le terrain* par la démonstration pratique, qui n'est soutenu par aucun complément théorique écrit, comme presque tous les autres. À l'occasion d'un trajet effectué dans une rame de métro, par exemple, on montre à la recrue que le fait de bâiller provoque aussitôt le bâillement d'autres voyageurs ; la recrue s'émerveille de ce qui vient de lui être présenté comme « un truc amusant et curieux », et brûle alors d'en apprendre d'autres ; elle est aussi en train d'être manipulée, mais cela, on ne le lui expliquera pas, puisque les services secrets veillent toujours à conserver une bonne longueur d'avance sur ses employés, à quelques inévitables exceptions près.

Les agents des services secrets ne manipulent donc pas scientifiquement, mais en usant d'une palette de ce qu'ils perçoivent comme des « trucs et des astuces » qui viennent compléter ce que la vie normale leur a déjà appris.

Les officiers-traitants, eux, ont souvent (mais pas toujours) reçu un enseignement plus complet, supporté par une présentation théorique scientifique sommaire qui porte sur les vulnérabilités psychologiques de l'être humain ; quelques-uns savent qui sont Stanley Milgram, Jean Rivolier, Henri Laborit, Gustave Le Bon et d'autres. Rares sont ceux qui sont allés jusqu'à se documenter sur la *théorie des jeux*, mais ils en ont appris quelques notions sans le savoir, de manière empirique<sup>111</sup>. Et lorsque celui qu'un officier traitant pleinement formé tente de

<sup>110</sup> Lire à ce propos, par le chercheur Émilien Hulot et moi-même (« Lieutenant-colonel X »), *Manuel de contre-manipulation, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée*, 2014.

<sup>111</sup> Dans un pays ouest-européen, les services secrets, et aussi quelques sectes, usent de pseudo-sciences telles que la « sophrologie » (en milieu maçonnique, en particulier dans ce dernier cas) ou la « programmation neuro-linguistique » (PNL), en sus de cours sur la pratique des sophismes, comme

manipuler se montre déroutant ou peu réceptif, ce dernier s'adresse alors à ses collègues les psychiatres, ou aux avocats. Car il est de la plus haute importance pour le manipulateur de garder à l'esprit que la manipulation est une tromperie de l'entendement humain. Ensuite, il doit savoir que cette tromperie peut impliquer des conséquences susceptibles de varier grandement d'un individu à un autre ; cela dépend d'une large variété de facteurs, depuis l'origine culturelle à l'éducation, en passant par le vécu et les traumatismes. De deux individus trompés exactement de la même manière, l'un prendra le parti d'en rire, l'autre mettra fin à ses jours ; voilà la règle de base que doivent garder à l'esprit tous ces manipulateurs.

Lorsque les services secrets sont les auteurs d'une manipulation, il s'agit bien plus souvent d'une tromperie purement « intellectuelle » que franchement criminelle et intéressée, même si ses conséquences pour celui qui en est la victime peuvent être graves, voire dramatiques. Car la manipulation d'un individu par les services secrets, typiquement, ne vise qu'à altérer la perception que celui-ci peut avoir d'une chose, d'un événement, d'une attitude, d'un mot ou d'une phrase ; c'est pourquoi la maîtrise des sophismes, base de la formulation des *visées formelles*, est une discipline importante des services secrets. Le but de la manipulation est d'inciter celui qui en est la victime à agir selon le but recherché de son auteur (par la suggestion et l'implicite, toujours). Les buts de la manipulation par un service secret peuvent être nombreux ; cependant, on en trouve deux qui reviennent constamment :

1. faire croire à l'autre que l'on est ce que l'on n'est pas en réalité, et l'inverse ;
2. faire faire à l'autre ce qu'il ne ferait pas si on ne le trompait pas.

En effet, tous les employés, et tous les agents de tous les services secrets du monde, passent leurs vies entières, heure après heure et jour après jour à s'efforcer de faire croire qu'ils n'ont rien à voir avec les services secrets ; c'est une première manipulation qu'ils dirigent contre chaque personne qu'ils sont amenés à rencontrer, et dont les effets peuvent être nuls à considérables selon les circonstances et les individus ciblés.

Presque tous les employés, et tous les agents de tous les services secrets du monde sont régulièrement amenés à influencer les choix d'au moins un individu, sans que celui-ci ne puisse s'en apercevoir. Ce qui, remarquablement, nous ramène au premier des deux buts qui viennent d'être présentés, puisque dès lors que cet individu se trouve incapable de réaliser qu'il a été influencé dans son choix, il ne peut donc pas reconnaître l'auteur de cette influence.

Tous les individus sont vulnérables à la manipulation, y compris les plus intelligents d'entre nous, y compris les esprits les plus rodés aux techniques de manipulation<sup>112</sup>. La première vulnérabilité qu'attaquent, typiquement, les services

---

prétextes à l'enseignement de véritables techniques de manipulation, comme pour manipuler des individus.

112 Curieusement, on pourrait le penser, les individus rompus aux techniques de manipulation se montrent souvent faciles à manipuler, pour des raisons qui peuvent être différentes d'un cas à un autre. Par exemple : le manipulateur voit fréquemment des tentatives de manipulation ou de tromperie dans des actes ou des comportements pourtant innocents ou ne devant qu'au pur hasard ; une faiblesse qui permet de facilement le manipuler. Citons ce cas authentique, démontrant l'existence d'une surprise inverse, d'un officier traitant ouest-européen qui s'était fait vendre, pour une somme rondelette, un sticker à coller sur le pare-brise de son véhicule, qui lui avait été présenté par un petit

secrets chez l'individu qu'ils veulent manipuler est l'action. L'Homme (présenté ici en tant que race animale) est doté de ce que les scientifiques appellent un système nerveux central, c'est-à-dire l'ensemble comprenant le cerveau et la moelle épinière. Et, au gré de l'évolution de l'Homme, depuis le primate à l'homo sapiens, ce système nerveux central s'est développé pour devenir de plus en plus complexe, pour agir, en actions physiques tout d'abord : se nourrir et être capable de faire se déplacer l'enveloppe corporelle qu'il commande pour trouver cette nourriture dont il a besoin pour maintenir son organisme en vie, pour se défendre contre les agressions et ainsi survivre individuellement, puis pour copuler afin de préserver son espèce. Toutes ces actions ne sont pas le fait de réflexions logiques, mais de pulsions, ce qu'il est important de garder à l'esprit puisque l'immense majorité des êtres humains maîtrise assez mal ses pulsions (cela veut bien dire qu'il existe des exceptions ; nous y reviendrons).

La bonne connaissance des faits élémentaires qui viennent d'être présentés est déjà suffisante pour savoir comment manipuler l'Homme, en utilisant quels « leviers » et quels moyens correspondants.

Voici un exemple simple le démontrant.

Puisque l'Homme a besoin de se nourrir, et qu'il va nécessairement devoir agir pour satisfaire ce besoin — avec d'autant plus de vivacité et d'impulsivité que son organisme aura besoin de cette nourriture —, il est possible d'inclure dans l'action qui lui sera nécessaire pour satisfaire ce besoin élémentaire une étape intermédiaire qui participera de sa manipulation. Nous voici à nouveau en plein schéma pavlovien. À partir de là, le manipulateur devra définir ce que doit être cette étape intermédiaire en fonction du contexte dans lequel la manipulation doit prendre place, et, bien sûr, de ce qu'il en attend. Par exemple, l'étape intermédiaire peut être le besoin de se procurer de l'argent pour acquérir cette nourriture. Or, si le manipulateur a quelques puissantes complicités, il aura pu priver d'argent celui qui en a besoin pour manger, afin de pouvoir intervenir auprès de ce dernier pour lui offrir cet argent en échange d'un service, certes simple, mais compromettant (clairement ou pas, peu importe).

Si l'individu qui a besoin de cette nourriture accepte de passer par cette étape intermédiaire pour l'obtenir — et il acceptera, car, sinon, il sait qu'il mourra — il aura alors été manipulé, doublement même s'il n'a pas été informé que l'étape intermédiaire dont il a dû s'affranchir s'avérera être compromettante, et servira un chantage (il a dû livrer un paquet dont le contenu est de nature illégale).

À ce stade de ce chapitre, nous n'avons fait que présenter les pulsions du cerveau de l'Homme. Or ce cerveau-là est également capable de développer d'autres besoins plus complexes, « accessoires ». De plus, en raison même de sa complexité, le cerveau humain est sujet à des anomalies de fonctionnement plus ou moins importantes que les psychiatres nomment « dépendances », « névroses », « troubles », « perversions », « manies », lesquels sont hautement susceptibles d'être utilisés comme leviers d'une manipulation.

Voici maintenant un exemple encore plus simple de manipulation, qui n'exploite pas l'une des pulsions (innées) de l'Homme, mais son conditionnement lorsqu'il était enfant (acquis), et que le lecteur pourra facilement expérimenter lui-même.

escroc comme un signe de reconnaissance et d'appartenance qui lui éviterait toutes les contraventions pour stationnement interdit ! L'escroc, bien informé des usages de l'espionnage dans son pays, avait simplement laissé entendre, par quelques allusions, qu'il représentait une cellule clandestine des services secrets.



Sortez des toilettes d'un restaurant en ayant laissé le robinet d'un des lavabos grand ouvert. La prochaine personne qui entrera dans ces toilettes prendra certainement la peine de le refermer, même si elle a pourtant utilisé un autre lavabo. Cette expérience fonctionnera dans de nombreux autres cas, tels que portes de placards laissées grandes ouvertes, portefeuille vide intentionnellement abandonné sur un trottoir, etc. Ce « coup du portefeuille » permettra d'adresser un message ou une menace à celui qui le ramassera, s'il est su qu'il empruntera ce chemin ; impossible alors pour ce dernier de prétendre que ce message lui était personnellement adressé !

Les services secrets américains ont grossièrement englobé tous les leviers permettant de manipuler un individu dans quatre grandes catégories génériques, que leurs officiers-traitants (*case officers*) apprennent sous la forme mnémotechnique de l'acronyme MICE (*souris*, en français), qui veut dire :

*Money* (argent)

*Ideology* (idéologie)

*Constraint* (contrainte, c'est-à-dire le chantage ou la menace)

*Ego* (ego, c'est-à-dire l'amour propre, l'estime de soi, la vanité)

Au moment de se demander comment ils vont pouvoir manipuler un individu qui les intéresse, les services secrets américains placent côte à côte, mentalement ou par écrit sur un tableau, un profil aussi complet que possible de celui-ci, et les quatre lettres de cet acronyme (ces employés et *case officers* cessent de se donner toute cette peine, l'expérience venant).

Il ne faut pas déduire de la présence de l'argument *money* que les services secrets américains se contentent parfois de payer pour obtenir ce qu'ils attendent d'un individu ; ce levier ne doit être compris ici que comme *appât du gain*, car la réalité sera fort différente de ce qu'espère le manipulé, ultimement.

Nous l'avons déjà vu à propos de l'agent dont les services secrets font tout ce qu'ils peuvent pour ne jamais le payer. De même que la police qui rémunère ses *indics* en argent (liquide ou pas) est une légende bien entretenue devant cacher la pénible réalité d'un chantage à la peine de prison (il y a des exceptions, mais celles-ci sont extrêmement rares<sup>113</sup>). Seuls les « chasseurs de primes » sont rémunérés en échange d'un travail qui s'apparente à du mercenariat, et encore, dans les quelques rares pays où cela se pratique. Les cas de services secrets qui rémunèrent un *transfuge*<sup>114</sup> ou un informateur sont de très rares exceptions (moins d'un cas sur cent) qui ne servent qu'à tenter d'appâter d'autres possibles « candidats », et c'est bien pour cette raison qu'elles font toujours l'objet d'une certaine publicité chaque fois qu'elles se produisent.

Les services secrets manipulent donc couramment des individus, qui peuvent être des agents de services secrets ennemis, en usant de la promesse d'un gain financier qu'ils s'efforcent de faire durer aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que le manipulé comprenne enfin qu'il ne sera jamais payé en échange du

113 Le célèbre traître et cadre du FBI américain, Robert Hanssen, arrêté en 2001, s'était débrouillé pour que les services secrets russes (SVR) ne puissent connaître son identité lorsqu'il leur vendit des secrets d'État pour des sommes rondellettes. Il savait qu'il n'aurait jamais été payé sinon, car les services secrets russes auraient aussitôt réclamé d'autres secrets en échange de la seule promesse de ne pas révéler son nom et ses actes au FBI, jusqu'à la fin de ses jours.

114 Un *transfuge* est un agent ou un employé d'un service secret qui passe à l'ennemi, pour des motifs qui peuvent être très différents d'un individu à l'autre, et qui ne sont donc pas nécessairement d'ordre financier. Un transfuge peut également être un diplomate, un militaire ayant connaissance d'informations secrètes hautement susceptibles d'intéresser les services secrets de l'ennemi.

service qu'il a rendu ou de sa trahison. Les services secrets qui promettent un gain quelconque ne le font d'ailleurs jamais clairement, et s'arrangent plutôt pour que le manipulé, seul et de lui-même, en arrive à croire que sa récompense « ira de soi ».

La manipulation par l'usage de motifs idéologiques s'étend fréquemment sur une très longue durée ; durant toute la vie du manipulé, souvent. L'usage de ce levier est fréquemment accompagné d'un *recrutement sous un faux drapeau*, lorsque le manipulé sait qu'il agit pour le compte d'un service secret — mais le *faux drapeau* peut fort bien être, plus simplement, dans le cas de l'intelligence domestique en particulier, un agent des services secrets qui se présente comme le cadre d'un parti politique ou d'un syndicat, comme prêtre...

La manipulation au motif idéologique réclame une évaluation préalable de celui qui doit être manipulé, laquelle peut être difficile à réaliser en raison de la grande diversité des *vrais* motifs, plus profonds, sur lesquels a pris naissance l'alibi de la revendication idéologique — c'est la perception du motif idéologique qu'ont les psychiatres de presque tous les services secrets. Car l'engagement idéologique cache toujours une motivation plus personnelle, mais pas toujours pleinement consciente cependant, qui peut provenir d'un traumatisme généralement ancien. Il peut s'agir d'une déception personnelle que la personne refuse d'admettre parce qu'elle ne pourrait être perçue comme « noble » ou légitime, d'un besoin de revanche suite à une profonde vexation ou à une tromperie. Parfois, il s'agit simplement d'une déception amoureuse (incident auquel une idéologie ou une croyance peut être associée) ; très souvent, il s'agit d'une longue série d'échecs divers ayant donné lieu à une déchéance personnelle, lesquels ont peu à peu conduit la personne à renoncer à croire en elle-même, pour croire en un idéal perçu comme valorisant et réunissant d'autres individus, substitut de son ego (typiquement, cette dernière catégorie d'idéologues demeure insensible aux critiques qui peuvent lui être personnellement adressées, mais très sensible, au contraire, à celles qui sont adressées contre son idéologie et/ou contre ses partisans, perçus collectivement comme une « famille »). Enfin, il vaut de citer le syndrome dit « des 40 ans », qui est la déception que peut ressentir un individu, toujours vers cet âge, de ne pas avoir eu la promotion qu'il estimait mériter, et de voir d'autres employés pourtant plus jeunes que lui l'obtenir. Cette dernière catégorie d'individus est généralement très vulnérable à la corruption ; les services secrets le savent bien, et ils en tiennent compte lorsqu'ils s'intéressent, par exemple, à un employé d'une grande entreprise.

La manipulation au motif idéologique est plus aisée lorsque l'idéologie de celui qui doit être manipulé se situe à une extrémité du spectre politique ou religieux.

La manipulation par la contrainte, ou chantage, est la plus fréquente ; ses modalités ont largement été expliquées aux chapitres précédents.

La manipulation par l'ego, c'est-à-dire par la flatterie, est courante et aisée. Par exemple, il est possible de manipuler un journaliste en lui offrant la possibilité de traduire et publier ses articles dans un journal ou un magazine prestigieux, ou en lui offrant de s'exprimer sur une chaîne de télévision, ou encore en lui offrant de publier son livre. Mais les services secrets jugent peu fiable la manipulation par le levier de l'ego, parce qu'un autre manipulateur peut facilement surrenchérir et s'appropriier à son tour et pour son seul profit les services du manipulé. C'est pourquoi le recours à l'ego est toujours suivi d'une seconde manipulation usant d'un autre levier.

Les quatre leviers de la manipulation proposés par les services secrets américains ne couvrent cependant pas toutes les possibilités, car d'autres encore se sont avérées très efficaces, ainsi que nous le verrons à la lecture des exemples de manipulation qui suivent.

Voici un cas, authentique, de manipulation d'un agent par un service de contre-espionnage qui l'employait depuis plusieurs années, mais qui avait décidé de se débarrasser de lui ; nous appellerons cet agent, « Pierre », afin de préserver son anonymat, et nous ne nommerons pas non plus le service secret qui l'employait.

Pierre a commencé sa carrière dans une unité de forces spéciales de l'armée de son pays, puis il a été recruté, au bout de quelques années, par le service de contre-espionnage. Là, son travail consistait, pour l'essentiel, à effectuer des enquêtes et des vérifications de routine concernant diverses personnalités. Il effectuait ce travail « sur le terrain » et sous des couvertures diverses, et non depuis un bureau. Durant la période de ses débuts, par exemple, le service de contre-espionnage plaçait Pierre comme chauffeur/garde du corps de dirigeants de grandes entreprises ; ce qui lui offrait une position privilégiée pour surveiller en permanence tous leurs agissements, déplacements et rendez-vous en dehors de leurs bureaux.

Quelques années plus tard, on a confié à Pierre une mission de désinformation essentiellement dirigée contre les services secrets d'un pays ennemi, sous couvert d'une activité de recrutement pour les services secrets de son pays dont, toujours à cette époque, il ne dépendait pas puisqu'il travaillait toujours pour le service de contre-espionnage détaché de ces derniers.

C'est durant cette dernière mission que s'est produit un incident que d'aucuns appelleraient sans doute un « cafouillage ». On avait demandé à Pierre de tenter de compromettre un individu soupçonné d'être un agent des services secrets d'un pays ennemi qui cherchait à se faire recruter par la communauté du renseignement. Nous appellerons ce suspect, « Paul ». Dans le cadre de cette mission, le service de contre-espionnage a fourni à Pierre un dossier très complet sur Paul, ainsi qu'un compte rendu quotidien de ses communications (téléphone, Internet) et déplacements. Pierre a ensuite *ouvert un contact*<sup>115</sup> avec Paul, directement et sans procéder à une tromperie quelconque. Et il s'est présenté à lui comme un recruteur des services secrets, explicitement. Mais Paul n'a pas réagi comme le souhaitait Pierre ; il n'a pas jugé ce dernier crédible, ainsi que les conversations qu'il a eues chez lui avec son épouse l'ont indiqué, puisque son appartement était *sonorisé*. Pierre ne s'est pas découragé, bien évidemment, et il est allé plus loin pour prouver à Paul qu'il n'était pas un plaisantin.

Tout d'abord, Pierre a organisé un rendez-vous dans la capitale pour présenter Paul à l'ex-directeur de son service de contre-espionnage. Ensuite, il a invité Paul chez lui à dîner, puis, le repas terminé, il lui a démontré qu'il pouvait obtenir des informations confidentielles sur n'importe qui dans le pays ; Paul n'avait qu'à donner un nom.

<sup>115</sup> *Ouvrir un contact* signifie entrer en contact physique avec une personne, en usant pour ce faire d'un prétexte quelconque ou, le plus souvent, en influençant ou en trompant cette personne de manière à la forcer à faire le premier pas. Provoquer une rupture des relations avec une personne, toujours à l'aide d'une tromperie, est appelé *fermer un contact*. Le plus souvent, on ferme un contact avec un individu en se rendant désagréable, jusqu'à ce que soit lui, encore, qui ne souhaite plus poursuivre la relation.

À partir de ce dernier événement, Paul a été d'accord pour revoir Pierre régulièrement, mais il est demeuré méfiant, ce que Pierre a manifestement manqué de voir, ou a interprété autrement ; les *écoutes* et *sonorisation* n'ont pas permis de clairement l'établir.

Puis, Pierre a spontanément proposé à Paul de lui faire rencontrer deux autres personnalités : un officier de l'armée en charge des relations avec un pays étranger, et un présentateur de télévision très connu. Contre toute attente, Paul, au lieu de manifester l'enthousiasme qu'espérait Pierre, a trouvé qu'il y avait « quelque chose qui n'allait pas » dans tout ce que ce dernier lui disait et lui proposait, et c'est pourquoi il a décliné ces dernières offres.

Pierre a alors eu peur de voir son espion étranger lui filer entre les doigts, et d'être sanctionné pour cela par ses supérieurs. C'est pourquoi il a tenté quelque chose de plus audacieux, mais de bien maladroit aussi compte tenu de l'attitude de méfiance renouvelée de Paul.

Un soir, à l'occasion d'un nouveau dîner, Pierre a proposé à Paul de lui échanger le fichier nominatif et biographique complet de tous les membres de la puissante société secrète du pays, « contre quelque chose qui pourrait avoir une valeur similaire ». Paul, décontenancé par cette offre invraisemblable, n'a rien répondu : certainement parce qu'il ne savait réellement pas quoi répondre. Pierre s'est alors emporté, et a aussitôt cherché à intimider Paul en lui montrant une liste de tous les sites Internet qu'il avait visités durant la semaine passée, et de toutes les conversations téléphoniques qu'il avait eues durant le même temps, tout en lui disant qu'il était suspecté d'être un espion à la solde du principal ennemi du pays, et que, conséquemment, il devait maintenant faire ce que « les services secrets » lui demanderaient s'il ne voulait pas avoir de graves ennuis — Pierre avait tenté ainsi un *recrutement hostile* de Paul, ce qui devait faire de lui l'officier traitant de ce dernier.

Le choc psychologique espéré eut bien lieu ; la suite de cette soirée tourna au drame. L'épouse de Paul, qui était présente ce soir-là, paniqua et se mit à pleurer. Paul, tout d'abord abasourdi, s'est mis en colère de voir son épouse être terrorisée ainsi, puis, contre toute attente, il a pris la chose de haut et est ressorti de chez Pierre en claquant la porte. C'est ainsi que le *contact* entre Pierre et Paul fut *fermé*, mais à l'initiative de ce dernier et au grand désarroi du premier.

Les supérieurs de Pierre voyant combien celui-ci s'était avancé, et combien il s'était compromis, par son attitude, avec un individu qui n'était pas censé avoir connaissance de tout ce qu'il avait vu et entendu, en présence de son épouse de surcroît (un témoin, donc), prirent peur que Paul puisse en faire des révélations aussi fracassantes que désastreuses. De plus, la preuve ayant été démontrée que Paul était un individu qui ne se laissait pas facilement intimider, tenter d'aller plus loin dans l'espoir qu'il garde tout pour lui pouvait fort bien faire s'aggraver la situation au lieu de l'étouffer.

Pierre comprit finalement son erreur ; il téléphona dès le lendemain à Paul, comme si rien ne s'était passé, sans faire la moindre allusion au malentendu de la veille, et donc sans présenter d'excuses ni à ce dernier, ni à son épouse qui avait effectivement été traumatisée (un agent des services secrets ne doit jamais s'excuser, sauf pour une petite bourde et comme une politesse de pure forme ; c'est une règle). Cette tentative, à nouveau bien maladrite, fut accueillie avec la froideur que n'importe qui pourrait imaginer.

Aussitôt après cela, les supérieurs de Pierre lui ordonnèrent de ne plus tenter de reprendre contact avec Paul<sup>116</sup>.

À ce stade de ce petit récit, nous avons pu voir une tentative de manipulation, puis de recrutement hostile, qui ont toutes deux lamentablement échoué, non pas parce que l'agent qui en fut chargé avait mal étudié le dossier de sa cible, mais tout simplement parce qu'il s'était comporté de manière grossière. Cette manipulation avortée donna aussitôt lieu à une autre, réussie cette fois, qui surprendra certainement le lecteur non initié.

Quelques semaines plus tard, le service de contre-espionnage confia une autre mission à Pierre, comme si la lourde faute qu'il venait de commettre avec Paul avait été oubliée et pardonnée. Il s'agissait, encore, de tenter de compromettre un individu : cette fois un officier du *renseignement militaire*<sup>117</sup> décrit comme un suspect qui cherchait à vendre des secrets à quiconque se montrerait assez sérieux pour prétendre les acheter.

C'est avec la même hardiesse et la même promptitude que Pierre *ouvrit le contact* avec cet officier, puis lui proposa, tout aussi rapidement, de le mettre en relation avec l'« un de ses amis » décrit comme un diplomate étranger. Précisons que le pays de ce diplomate était officiellement *hostile*, mais pas du tout en réalité pour quelques raisons diplomatiques assez compliquées.

On pourrait dire que cette tentative de manipulation d'un officier du renseignement fut un *remake* de celle de Paul. Son issue fut différente, cependant, puisque, le jour même où Pierre proposa très directement — toujours chez lui, mais à l'occasion d'un déjeuner cette fois — à cet officier de servir d'intermédiaire dans le cadre d'un achat de secrets d'État, ce dernier se rendit aussitôt après dans la première gendarmerie qu'il trouva, pour y rapporter qu'il venait d'être approché par un espion étranger qui voulait lui acheter des informations classifiées.

Pierre fut interpellé par la gendarmerie quelques heures plus tard, à la nuit tombante, puis fut remis au service du contre-espionnage qui l'employait depuis plusieurs années. Là, à la grande surprise de Pierre, on procéda normalement à son interrogatoire, et aucun de ses supérieurs ne se manifesta pour dissiper ce qu'il prit pour un *quiproquo*. L'enquête établit que le diplomate étranger dont Pierre s'était présenté comme le « contact », alors qu'il ne l'avait jamais rencontré, existait bel et bien.

Pierre fut accusé d'*intelligence au profit d'une puissance étrangère* et de tentative de corruption de fonctionnaire, plus d'autres accusations « accessoires ». La presse fut informée de l'affaire par le même service de contre-espionnage, à laquelle on décrit Pierre comme un « hurluberlu » et un « personnage à la personnalité immature ». Il fut même précisé que Pierre racontait pour sa défense qu'il était un agent du contre-espionnage en mission pour son pays, et que, se prenant au jeu de ses fantasmes, il s'était finalement laissé embarquer dans une véritable histoire d'espionnage qui avait mal tourné, en raison du fait qu'il n'était pas un véritable agent secret entraîné pour ce genre de travail. C'est à peu près en

116 La surveillance de Paul prit fin plusieurs années après cela, lorsque l'on finit par comprendre qu'il n'était qu'un passionné du sujet des services secrets, et n'avait jamais tenté d'espionner qui que ce soit ni quoi que ce soit.

117 On nomme couramment *Renseignement militaire* un service secret de l'armée chargé de collecter des renseignements de nature militaire à l'étranger. La plupart des pays ont un service de renseignement militaire, détaché des services secrets « civils » et placé sous l'autorité du chef des armées. Cependant, les services de renseignement militaire sont couramment intégrés à la communauté du renseignement de leurs pays.

ces termes qu'un grand magazine d'information brossa le portait de « l'apprenti-espion » de cette affaire.

Pierre écopa de quatre vraies années de prison ferme, dont trois avec sursis, et sa carrière au contre-espionnage s'arrêta abruptement là.

Le service de contre-espionnage avait finalement résolu son problème avec Paul et son épouse, en désavouant et en discréditant son propre agent. Si Paul avait tenté de se plaindre que le service de contre-espionnage du pays avait injustement tenté de lui créer des ennuis, et avait espionné ses communications téléphoniques et ses consultations Internet, on pouvait alors lui répondre que ce n'était, en réalité, que « l'œuvre d'un déséquilibré ».

Pierre, sincèrement passionné par son travail, avait fini par se prendre un peu trop au rôle qu'on lui avait donné, ses point faible et *levier* qu'utilisa le service de contre-espionnage. On avait à nouveau donné un rôle de manipulateur à Pierre dans le seul but de le manipuler, une éventualité qu'il estimait n'avoir aucune raison de redouter.

Le lecteur a peut-être été surpris de remarquer que le sexe est absent de la liste des vulnérabilités dressée par les services secrets américains, alors qu'il est pourtant fréquemment utilisé par tous les services secrets. C'est parce que les services secrets considèrent aussi que l'on ne peut guère manipuler par cet unique moyen que les individus qui ne sont pas des espions entraînés. En effet, les services secrets s'efforcent de dissuader, par la méthode pavlovienne, toutes leurs recrues d'avoir des aventures sexuelles ou même purement sentimentales. Durant un recrutement d'agent ou d'employé des services secrets, la recrue est ponctuellement approchée par des agents hommes ou femmes qui ont reçu ordre de tenter de la séduire. Si la recrue répond favorablement à ces sollicitations, elle peut être « punie » de différentes manières qui peuvent aller d'un changement de comportement inattendu et brutal du « partenaire », à l'irruption soudaine d'un complice qui joue le rôle du conjoint ou du petit ami faisant un scandale. Ceci se répétera selon de nouveaux scénarios, et les punitions deviendront de plus en plus désagréables, jusqu'à ce que la recrue devienne inhibée en la présence d'une personne séduisante et d'une opportunité d'avoir des relations avec elle. Aucune justification, ni explication, ni préalable à ces épreuves ne lui est fourni, conformément à la règle de l'implicite, et à celle des expériences de Pavlov ; son refus de céder à une opportunité de nature sexuelle doit être un réflexe conditionné, et non une obéissance à une instruction.

Les services secrets ne renoncent cependant *jamais* à tenter d'approcher l'agent d'un service secret ennemi en usant de l'appât du sexe, parce qu'ils savent que celui-ci souffre souvent de sa solitude, d'une abstinence prolongée ou de relations avec son conjoint légal qui se sont détériorées, et que, se croyant à l'abri de toute surveillance par ses chefs et par les services secrets du pays où il a été envoyé, il est donc susceptible de discrètement chercher quelque réconfort ou d'attendre une opportunité. Car, pour prévenir le danger d'une approche de l'un de leurs agents et employés présentée sous la forme d'une « rencontre fortuite et simplement amicale », les services secrets utilisent la même méthode d'entraînement que celle utilisée pour le sexe. L'agent ne doit avoir pour ami que son officier traitant (même si cette relation lui est désagréable), et l'employé ses collègues de travail.

La manipulation durable par le seul recours au sexe ou aux sentiments demeure rare. Presque toujours, lorsque celle-ci est employée, la maîtresse, l'amant ou l'ami envoyé par les services secrets doit ensuite introduire sa proie auprès

d'une ou plusieurs autres personnes, lesquelles devront la *capturer* définitivement et fermement. La *maîtresse* aura « un frère » trafiquant de drogue, l'*amant* « une épouse » perverse narcissique ayant des relations influentes, l'*ami* d'autres « amis » qui seront des policiers... Souvent également, la maîtresse prétendra être enceinte ou le sera vraiment ; un chantage sur le thème de l'enfant prendra alors place, assorti d'une demande de pension alimentaire qui pourra, bien sûr, être payée d'une autre manière.

À court ou moyen terme, le *levier* du sexe peut s'avérer payant lorsqu'il est utilisé avec un individu non-initié ; c'est à l'issue de cette compromission qu'un service secret peut se contenter de ce qu'il a eu, ou poursuivre la manipulation par le recours à un levier plus efficace.

Un autre cas authentique de manipulation, de recrutement puis de compromission par le moyen de la seule amitié, fut rendu célèbre par l'auteur de romans d'espionnage John Le Carré, qui en fit le seul essai sur l'espionnage qu'il écrivit : il s'agit de l'affaire du colonel brigadier de l'Armée suisse, Jean Louis Jeanmaire, qui tomba dans ce piège d'un genre inhabituel, tendu par un agent du renseignement militaire soviétique en poste en Suisse sous couverture diplomatique<sup>118</sup>.

Terminons ce chapitre par quelques principes de manipulation, innocents au premier abord, mais que les services secrets utilisent couramment pour en faire des moyens hostiles ou des armes.

Lorsque deux personnes lient connaissance, elles se présentent, ainsi que la plus élémentaire des courtoisies le veut. Ces présentations s'étendent rapidement à divers aspects de la vie privée. L'agent des services secrets (recruteur ou chargé d'une autre tâche) s'efforce toujours de poser le moins de questions possible à celui qu'il est chargé d'interroger. Au lieu de cela, il parle spontanément de lui-même (du personnage qu'il a inventé pour lui, en vérité), d'une part pour ne pas éveiller sa méfiance en lui posant des questions, d'autre part parce qu'il a appris que c'est un excellent moyen pour pousser une personne à parler spontanément d'elle-même.

Par exemple, l'agent dira à sa cible, « oh, j'ai des tas de problèmes avec ma femme, en ce moment » ; sa cible pourra dire, sans aucunement se douter qu'elle répond à une question très personnelle, « moi ça va, j'ai de la chance ; je m'entends heureusement bien avec la mienne », ou « eh bien, vous n'êtes pas le seul, si ça peut vous soulager ; pour moi c'est pareil ».

La même astuce fonctionne avec les photographies. L'agent dira ensuite, « tenez, j'ai justement une photo d'elle dans mon portefeuille, regardez, celle-là a été prise peu de temps après notre mariage ». La cible pourra peut-être répondre, si l'agent est chanceux, « tenez ; j'ai une photo de la mienne aussi, regardez ; là, c'était avec nos deux enfants, l'année dernière. Nous étions dans notre maison de campagne à Saint-Malo ».

Une astuce très similaire dans son principe fonctionne comme suit. L'agent aura pris soin d'apporter, dans le café où il attend sa cible, un roman ou un essai traitant d'un sujet choisi à dessein. Il y a fort à parier que la cible dira à un moment, en voyant ce livre, juste pour entretenir la conversation, « qu'est-ce que vous lisez ? » L'agent répondra quelque chose comme « c'est le dernier roman de Stephen King ; vous aimez Stephen King ? » La cible pourra répondre, « non, ce n'est pas mon genre de lecture, je trouve ça trop violent à mon goût ; moi, c'est

118 John Le Carré, *Une Paix insoutenable*, Robert Laffont éd., 1991.

plutôt quelques auteurs classiques, Stendhal, Proust, Hemingway... ; mais je lis plutôt des bouquins sur la pêche ; j'aime bien la pêche ».

Sans aucunement en avoir eu conscience, la cible aura livré en une seule phrase beaucoup d'informations très personnelles. Car le chef de cet agent pourra ensuite procéder à des déductions et associations d'idées, grâce aux noms d'auteurs et thèmes donnés.

Cette dernière astuce est déclinée de beaucoup d'autres manières, afin que l'agent n'ait jamais l'air de poser beaucoup de questions. En se basant sur tout ce qu'ils auront ainsi appris d'un individu, les services secrets pourront alors organiser des mises en scène que celui-ci ne pourra prendre que pour des hasards. Par exemple, à l'occasion d'un voyage de celui-ci en train, ils enverront un de leurs agents femmes s'asseoir près de lui, où là, elle sortira un roman d'Hemingway pour se mettre à le lire. Durant le voyage, il y a une forte probabilité pour que cet individu, ne serait-ce que pour tuer le temps, cherche à engager la conversation en usant du prétexte que cette femme lit un auteur qu'il affectionne tout particulièrement. Le même schéma peut être reproduit avec deux agents qui auront une conversation à voix haute à propos d'un sujet qui passionne justement cet homme, etc., etc.

Et si la cible ne « mord à aucun de ces hameçons », les services secrets pourront encore en faire des déductions intéressantes (ex. la cible est un introverti ou un grand timide, ou la cible semble avoir été entraînée, et donc elle peut-être un agent secret de quelque pays, ou elle peut avoir un autre intérêt à se faire discrète qu'il convient de découvrir).

La présentation de ces derniers trucs de manipulation nous amène à une autre règle générale, commune à tous les individus : l'Homme ne manque jamais de remarquer ce qui le suit, voire de s'en inquiéter ; mais il ne prête jamais attention à ce qui le précède, et il s'en inquiète encore moins. Les services secrets le savent bien, et c'est pourquoi ils se débrouillent toujours pour connaître les habitudes de l'individu avec lequel ils souhaitent entrer en contact, et pour savoir, sitôt que possible, où il se rendra, afin de placer leurs agents sur son chemin, au-devant de lui, *jamais derrière*.

Par exemple, si la cible a l'habitude de se rendre dans un café, les services secrets demanderont à l'un de leurs agents de fréquenter régulièrement le même endroit, et d'y créer, après quelque temps, des circonstances qui inciteront *naturellement* la cible à engager la conversation avec celui-ci.

Voyons maintenant une autre caractéristique du comportement de l'Homme qui permet sa manipulation, et que les officiers-traitants utilisent fréquemment avec leurs agents. Ce *truc* découle d'une forme d'interaction que certains spécialistes nomment « jeu non coopératif<sup>119</sup> », et il est quasiment imparable.

Deux individus, que nous appellerons « Pierre » et « Paul », sont éloignés l'un de l'autre de plusieurs kilomètres, et ils entrent en communication à l'aide de leurs téléphones portables. Ils décident de se rencontrer, et de convenir d'un lieu qui doit logiquement se situer à mi-chemin l'un de l'autre. C'est à ce moment précis que Pierre décide de mettre en place sa manipulation dirigée contre Paul.

<sup>119</sup> *Jeu non-coopératif* n'est pas une expression créée par les services secrets, mais par les experts d'une branche de la logique appelée *théorie des jeux*, laquelle est couramment utilisée par les stratèges politiques et des services secrets pour résoudre des dilemmes importants. Cependant, bien des officiers-traitants, sans le savoir, recourent au *jeu non-coopératif* de la théorie des jeux pour diriger leurs agents.



Pierre dit à Paul que la réception de son téléphone est soudainement devenue mauvaise, et qu'il ne l'entend plus, ce qui est un mensonge. Paul tente tout de même de dire qu'il l'entend très bien quant à lui. Mais Pierre fait mine de ne pas l'avoir entendu, et, compte tenu de cette impossibilité que l'un puisse être compris de l'autre, il propose la seule solution logique restante qui leur permettra de se rencontrer : il dit à Paul que, « si jamais il l'entend », il lui propose de venir le rejoindre là où il se trouve (ou à n'importe quel autre lieu de son choix) ; il va l'y attendre « à défaut de pouvoir faire mieux ».

Paul ne pensera évidemment jamais que Pierre lui a menti pour le forcer à faire le déplacement seul, et à le faire aller à un endroit bien précis.

Sachant que les espions sont confrontés quasi quotidiennement à la manipulation, activement ou passivement, ou les deux en même temps, le lecteur comprendra que les tentatives de manipulation d'agents entre deux services secrets rivaux peuvent être aussi subtiles que complexes, et que leur mise en place peut s'allonger considérablement dans la durée. De plus, toutes ces formes, méthodes et astuces étant connues de tous les services secrets du monde, ceux-ci doivent redoubler d'ingéniosité, non pas pour en inventer de nouvelles puisque le nombre de *leviers* sur lesquels on peut agir est tout de même fini, mais pour rendre très difficilement détectable celles qui sont déjà connues. De véritables stratégies, parfois très complexes et devant se dérouler sur de longues durées peuvent être mises en place, telle que, par exemple, une tentative de manipulation qui en cache un autre. Dans un tel cas, la cible, en évitant la première manipulation, peut se diriger d'elle-même dans le « filet » de la seconde<sup>120</sup>.

Beaucoup d'agents apprennent (souvent à leurs dépens) que l'un des moyens les plus efficaces et les plus simples de ne pas se faire manipuler est de ne *jamais* écouter les recommandations et suggestions d'inconnus — ce qui n'est pas toujours facile à faire, il est vrai.

Beaucoup de petites manipulations des services secrets procèdent de l'usage du téléphone, c'est pourquoi les personnels et agents des services secrets ne décrochent jamais le téléphone lorsque l'écran de celui-ci n'affiche aucun numéro (ni n'ouvrent les *mails* envoyés par des individus qu'ils ne connaissent pas). Ils partent du principe, fort logique, que la personne qui cherche à les joindre laissera forcément un message sur la boîte vocale si son appel est amical.

Les services secrets ne font usage des mails, des réseaux sociaux et des forums en ligne que comme appâts ou accessoires de manipulations (moyen de communication d'un *jeu non coopératif*, dans ce cas), car on ne peut réellement manipuler que des esprits faibles ou des enfants par le recours exclusif à l'Internet — l'Internet demeure, avant tout, du point de vue des services secrets, un outil de surveillance et d'influence et non de manipulation.

Enfin, les tentatives de manipulations entre services secrets rivaux s'inscrivent souvent dans des contextes politiques, économiques et stratégiques dont les enjeux sont considérables, et peuvent affecter tout un pays. Dans ce cas, de grands

120 La plus simple des manipulations de ce type est le « *drive-to* » (littéralement, *conduire à*). Par exemple, un individu fait l'objet d'une *filature hostile*, c'est-à-dire ostensible, afin de le lui faire peur. La cible presse alors le pas pour fuir ; elle ne sait pas que c'est ce qui est espéré, car elle est attendue au bout de la rue par des complices des suiveurs. Cette technique de manipulation physique peut être reproduite de manière *virtuelle*, en incitant par les moyens de diverses menaces un individu à choisir la seule option qu'il parvienne à voir, celle que l'on veut qu'il choisisse *de lui-même*. Les services de police utilisent fréquemment cette technique de manipulation pour contraindre des suspects ou des individus ordinaires à venir « spontanément » leur rendre visite, ce qui servira de prétexte à un interrogatoire ou à la poursuite d'une relation devant déboucher sur une *collaboration*.

penseurs et stratèges prennent les places des simples espions, et élaborent des manipulations d'une incroyable complexité, lesquelles se déroulent selon des durées qui se mesurent en années à plus de dix ans. De telles manipulations peuvent aisément être assimilées à des parties de jeu d'échec ou de go chinois, et c'est pourquoi les services secrets du XXI<sup>e</sup> siècle et des plus grandes puissances font simultanément usage de l'informatique, de la cybernétique (intelligence artificielle) et de la pensée humaine pour les élaborer, puis les poursuivre.